





**LA FAUTE ET LA NORME**  
**LA FORME ET LA NAUTE \***

\* Le design graphique  
et la faute  
entre erreur et liberté

Mémoire de recherche  
en Design DSAA mention  
Graphisme 2018

Synthèse

Camille Descombes

Lycée Denis-Diderot  
à Marseille

**Légende :**

<sup>(1)</sup> : note de bas de page

<sup>(a)</sup> : Images numérotées de <sup>(a)</sup> à <sup>(q)</sup> au cours du texte  
cf livret iconographie

mots : cf lexique

## **Introduction [p. 7]**

### **1. L'écriture comme cohésion sociale**

- 1.1 La normalisation de l'écriture [p. 11 à 15]
- 1.2 La faute dans les différents systèmes d'écriture [p.15 à 19]
- 1.3 Travail social de création d'une écriture [p.19 à 22]

### **2. L'enseignement de l'écriture entre trace et corps**

- 2.1 Apprentissage de la langue écrite [p. 17 à 34]
- 2.2 la singularité de l'individu [p. 34 à 38]

### **3. La transgression des règles par l'art, force de changement**

- 3.1 Le mal écrire est révélateur de sens [p.42 à 46]
- 3.2 L'écart entre la faute et la norme [p. 47 à 52]

## **Conclusion [p. 55]**

## **Remerciements [p.57]**



Dans le cadre de ce mémoire, je travaille sur la faute "positive". En latin, le mot "faute" vient du verbe faillir, tromper. C'est le manquement à un devoir, à une loi, à une règle. La faute vient dans l'acte d'écrire. L'écriture impose une normalisation. Et dans l'apprentissage de cette normalisation de l'écriture, on se retrouve forcément dans l'acte de faillir, "le mal écrire". Chaque individu a une approche singulière par rapport à cet apprentissage. Notamment les dyslexiques, qui ont des difficultés dans l'apprentissage de la lecture et des troubles de l'écriture. La dyslexie est l'expérience par laquelle je suis passée, qui m'a amenée à faillir en orthographe et en syntaxe.

Faire des fautes n'est pas juste un problème avec l'écriture, c'est aussi avoir une attitude stigmatisante au regard d'une société qui impose une forme de correction. Car quand on fait une faute, la personne n'est plus regardé pour l'ensemble de ses qualités mais elle est regardée du point de vue de cette faute qui est inéligible. C'est une forme d'écart qui pose la question du bien écrire. La faute qui est stigmatisante dans un domaine, peut être positive dans un autre, comme le domaine de l'art. Car dans le champs de l'art, la faute peut être une source d'émancipation : on a besoin d'une certaine liberté pour travailler. Une liberté qui peut être vue comme un manquement aux règles dans d'autres milieux.

C'est pour cela que je questionne quelle place le design graphique peut avoir à l'égard de la faute ? Ou autrement dit comment les enjeux, dans le traitement graphique de l'information, peuvent être source de liberté de pensée(er) entre la stigmatisation et l'émancipation ? Dans un premier temps nous allons étudier la mise en place de l'écriture dans la société qui amène à une normalisation. Dans un deuxième temps nous allons démontrer que la norme face à l'apprentissage de l'écriture engendre la faute et enfin comment l'art compense la faute et permet un autre statut dans l'espace social.



**1. L'écriture**  
**comme cohésion sociale**



## 1.1 La normalisation de l'écriture

"Ortho-lexie", vient du mot dérivé grec lexie, qui veut dire parler et dire. Suivie du préfixe "ortho-", qui signifie droit, norme. Ce mot s'oppose à dyslexie, qui est un trouble spécifique de l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Il vient du mot lexie, suivi du préfixe "dys-", qui signifie séparation, dissocié de, ne pas être en harmonie avec. La dyslexie est un mécanisme qui conduit l'individu à faire des fautes. Aujourd'hui ce qui manque à la faute d'orthographe, c'est-à-dire ce qui manque à la graphie c'est un ensemble d'écarts repérés comme des écarts nommés fautes. Ce qui m'amène à me questionner sur comment la graphie de la langue française est devenue orthographique ? Et comment cette norme s'est mise en place dans la pratique du langage ?

Différents acteurs vont jouer un rôle dans la mise en place de la normalisation de l'écriture dans la société. Ils vont créer des normes, pour dire si certaine graphie son correct ou pas. À l'époque de Michel De Montaigne<sup>(1)</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, l'écriture n'avait aucune règle. Un même mot pouvait s'écrire de manière différente. Ce qui était source de confusion. Mais comment la graphie de l'orthographe française est devenue l'orthographe ? L'orthographe s'est construite socialement. Elle est définie par un système de normes explicites qui a émergé au cours d'un processus d'institutionnalisation dont l'Etat fut l'acteur central et que l'école a très largement contribué à diffuser, comme l'explique Claude Hagège<sup>(2)</sup>. L'orthographe est avant tout un procédé de fixation de la langue. Les pratiques qui ont contribué à créer l'orthographe sont étroitement liées au développement des pratiques d'écriture. La logique d'écriture ne renvoie pas seulement à une transformation des techniques et du support de communication. Elles engagent des activités multiples d'ordre symbolique et politique. L'orthographe désigne un ensemble de normes sociales, qui synthétise les orientations politiques et culturelles de la France moderne. Les discours sur la réforme de l'orthographe ont construit un affrontement sur ces deux

<sup>(1)</sup> HAGÈGE Claude.  
*Le français histoire d'un combat*. Édition : Michel Hagège, 1996.

<sup>(2)</sup> *Ibid.* *Le français histoire d'un combat*. p.55 à 69.

## Synthèse

<sup>(3)</sup> *Ibid. Le français histoire d'un combat.*  
p.37 à 53

représentations de la société. D'un côté, on insiste sur l'ordre moral, sur la cohérence d'un système de normes. Et de l'autre, l'accent est mis sur la dynamique sociale de la société. La langue elle-même devient l'objet d'une attention spécifique, d'un nouveau savoir critique et normatif qui définit des règles de conformité des discours. Elle est l'emblème de la démocratisation de la culture et l'instrument privilégié du contrôle social. Mais comment la graphie normale, qui est une composante de l'ortho-lexie, a pu être constituée ? On peut rappeler que c'est une norme, qui a été soutenue par un ensemble de règles et qui s'est imposée à la Renaissance, par différents acteurs importants. Comme l'ordonnance de Villers-Cotterêts<sup>(3)</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle, qui a fixée la langue française, dans sa réforme. Elle a voulu favoriser l'homogénéisation de l'orthographe sur la base de l'étymologie latine. En effet, pour faciliter la bonne compréhension des actes de l'administration et de la justice, mais aussi pour affermir le pouvoir monarchique, elle impose qu'ils soient rédigés en langage maternel français et non autrement. Le français devient ainsi la langue officielle du droit et de l'administration. À l'époque de la Révolution, pour abolir les inégalités, il a fallu mettre en place des règles d'écriture : la norme, la règle à suivre, pour que celle-ci soit uniformisée.

<sup>(4)</sup> Essais, DE  
MONTAIGNE  
Michel : texte  
original de 1580  
avec les variantes des  
éditions de 1582 et  
1587.

Voici un extrait de l'essai d'un texte de Michel de Montaigne<sup>(4)</sup> : texte original de 1580 avec les variantes des éditions de 1582 et 1587. Si mon mémoire était rédigé en vieux français, il serait incompréhensible :

« Ce fagotage de tant de diuerses pieces se fait en cete condition que ie n'y metz la main que lors qu'vne trop lâche oysiueté me presse, et non ailleurs que chez moi. Ainsin il s'est basti a diuerses poses et interualles, comme les occasions me detiennent ailleurs par fois plusieurs mois. Au demeurant ie ne corrige point mes premieres imaginations par les secondes, (ouy bien, a l'auanture, quelque mot, mais pour diuersifier, non pour oster). Je veus représenter le progrez

de mes humeurs, et qu'on voye chèque piece  
en sa naissance. Je voudrois auoir commencé plus tost, et  
prendrois plaisir a reconnoitre le trein de mes mutations».

Le processus de normalisation dans l'écriture s'attache à trois éléments : sa grammaire, sa syntaxe et son orthographe. La grammaire et la syntaxe concernent autant l'expression orale qu'écrite, mais l'orthographe concerne uniquement l'écrit. Au-delà des difficultés proprement linguistiques, la normalisation de l'orthographe s'est heurtée à des obstacles de nature politique et esthétique. L'orthographe est généralement divisée en deux catégories. Premièrement, l'orthographe lexicale (aussi appelée orthographe d'usage) définit la façon d'écrire les mots du lexique indépendamment de leur usage dans la phrase ou le texte. Et deuxièmement, l'orthographe grammaticale marque le genre, le nombre, le temps et le lieu. S'il y a une norme, il y a donc un écart "une anormalité". La faute est vue comme un comportement anormal. Georges Canguilhem<sup>(5)</sup> dans son livre *Le normal et le pathologique*, confronte ces deux notions que nous allons étudier plus tard. Donc si la dyslexie est vue comme un comportement anormal, on peut parler de l'opposition entre le normal et le pathologique.

<sup>(5)</sup> CANGUILHEM  
Georges. *Le normal  
et le pathologique*.  
Édition : Quadrige,  
2017. p.223 à 246.

Les imprimeurs qui étaient aussi éditeurs furent les garants de la qualité de la langue écrite. Ils choisissaient les textes diffusés à tous. Ils mettaient en évidence dans la graphie des mots la relation à l'étymologie et cherchaient à établir l'origine formelle et sémantique du mot. À l'époque, l'orthographe n'était pas fixée et des opinions contradictoires étaient publiées. Le grammairien Louis Meigret<sup>(6)</sup> défendait l'orthographe phonétique. Il ne voyait pas de raison à ce qu'un mot soit toujours écrit de la même manière. Mais le besoin de règles unificatrices se faisait sentir pour les imprimeurs ainsi que pour les rédacteurs judiciaires afin que les lois et les jugements soient compris de tous.

<sup>(6)</sup> MAIGRET Louis  
est un grammairien  
français, réformateur  
de la langue française  
de la Renaissance.

## Synthèse

<sup>(7)</sup> cf. annexe fiche de lecture. TORY Geoffroy. *Le Champ Fleury ou l'Art et science de la proportion des lettres*. Édition : Slatkine Reprints, 2014.

Geoffroy Tory<sup>(7)</sup>, l'imprimeur officiel de François 1<sup>er</sup>, a joué un rôle considérable dans le développement de l'orthographe. Correcteur et imprimeur royal, il a écrit un traité de typographie et introduit de nouveaux caractères comme l'apostrophe (qui vient du grec ancien), la cédille (qui vient d'Espagne) ou encore le point-crochu (la virgule). Jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce sont donc les imprimeurs qui décidaient de l'orthographe et de la ponctuation d'un texte. L'auteur pouvait éventuellement donner son avis, mais les imprimeurs avaient le dernier mot. Comme on le verra plus tard, il y a également les enseignants, qui accompagnent la mise en correction des conformités des graphies. Donc l'on passe d'une époque où la transcription s'apparente à une forme de socialisation de la langue par la forme écrite, à une époque où les écarts de transmission deviennent une forme de manquement, où la norme devient source de stigmatisation.

Les débats sur l'orthographe ne sont pas nouveaux en France. Il y a toujours eu des tensions, comme par exemple dans l'enseignement où certains sont d'accord pour affirmer que l'orthographe est une valeur centrale dans l'éducation. Parce qu'elle représente un patrimoine culturel et joue un rôle important dans les classements sociaux. Mais d'autres enseignants dénoncent les effets désastreux des pédagogies traditionnelles de l'orthographe. Car pour que l'orthographe soit plus facile à enseigner, c'est à travers leur lisibilité et leur étymologie que l'on découpe les mots. Les règles deviennent difficiles. Il y a une demande de simplification. Les enseignants sont partagés entre favoriser une acquisition efficace et relativiser face à de nouvelle configuration des savoirs scolaires. Il y a un appel à la résistance venant de ceux qui voient dans la réforme de l'orthographe un appauvrissement de la langue<sup>(8)</sup>. Il existe une tension permanente entre une volonté simplificatrice, une volonté de traçabilité et un goût de la conservation de ces règles.

<sup>(8)</sup> cf. annexe, WYNANTS Bernadette. Synthèse en sociologie, la construction social et les transformation

On constate que ce qui fait faute ici, c'est la latitude de transcription, qui ne met pas assez en évidence ni l'origine des

mots, ni la relation étroite que les mots entretiennent les uns avec les autres pour créer du sens. Donc les deux sources de la faute d'orthographe sont lexical (étymologie) et grammatical (relation entre les mots). Clarisse Herrenschildt<sup>(9)</sup> questionne la latitude que l'on laisse à l'individu pour créer du sens. Est ce qu'on veut que le lecteur soit devant un sens étroit ou est ce qu'on laisse une marge à celui qui lit pour constituer des relations de sens. Derrière la faute d'orthographe grammaticale, il y a trop de latitude pour le lecteur dans la mise en relation des mots pour créer du sens.

(9)

HERRENSCHMIDT  
Clarisse. *Les trois écritures langue, nombre, code.*  
Édition : Gallimad, 2007.

## 1. 2 La faute dans les différents systèmes d'écriture

L'écriture naît du besoin de fixer des messages et de consigner faits et pensées de façon durable. Elle fonde l'ordre social et politique, garantit le pouvoir. Comme le dit Anne-Marie Christin, Les premiers systèmes d'écriture s'attachent à dessiner le monde. Ils construisent le sens à partir de signes symboliques, pictographiques et idéographiques. D'autres systèmes plus tardifs vont fixer le son du discours, plus ou moins idéographique, plus ou moins phonétique. Tout système d'écriture représente cependant une alliance singulière entre l'image et la parole. Anne-Marie CHRISTIN<sup>(10)</sup> a bien su décrire l'apparition des différents systèmes d'écriture dans son livre *Histoire de l'écriture, De l'idéogramme au multimédia*. Elle nous décrit le système idéographique où chaque signe représente un objet (pictogramme) ou une idée (idéogramme). Cependant les mots sont constitués par des unités phonétiques distinctives, les phonèmes. Ce qui a donné naissance aux écritures de la deuxième génération : les écritures phonématiques, identifiées dans les écritures syllabiques et alphabétiques. Les systèmes de transcription de la langue sont très variés, ils nous amènent à nous questionner sur comment les formes d'écriture laissent plus ou moins un espace pour la faute ? Comment une société qui définit une norme donne une place à celui qui transcrit la langue ?

(10) CHRISTIN  
Anne-Marie. *Histoire de l'écriture, De l'idéogramme au multimédia.* Édition : Flammarion, 2010.

Les premiers signes d'écriture ont fait leur apparition en

## Synthèse

Mésopotamie, puis en Egypte et en Chine. Ce sont des systèmes idéographiques<sup>(a)</sup>. Les mots représentent des images (pictogramme). Ce sont des écritures dont les caractères ne sont pas des unités phonétiques mais des unités sémantiques. Dans l'écriture cunéiforme, le sens se construit par rencontre entre les pictogrammes. L'erreur ou la faute ici ne se trouve pas dans la graphie, mais dans l'interprétation d'un sens différent qui a voulu être transmis. Dans les écritures hiéroglyphiques le système est quasiment le même, mais il possède une fonction différente, car outre le fait qu'il est une fonction d'idéogramme et phonogramme, les hiéroglyphes peuvent aussi être déterminatifs. Un déterminatif est un signe dépourvu de valeur phonétique. Il se place à la fin des mots écrits, pour indiquer dans quelle classe sémantique se range ce mot. Par exemple, un mot désignant un édifice ou un complexe architectural peut être déterminé par le signe représentant un plan de maison. Le déterminatif est donc un classificateur. Ce système permet à chaque dessin d'être le plus clair et le plus lisible possible. Ces règles ou plutôt ces usages étaient cependant appliqués avec une souplesse surprenante par rapport à la rigidité de nos écritures phonétiques. Le scribe pouvait apporter des variations à un signe. Il n'hésitait pas à déplacer des signes au sein d'un mot dans un but esthétique. L'écriture hiéroglyphique était certes une écriture solennelle, mais le raffinement orthographique n'était qu'occasionnel. Pour les idéogrammes chinois, le système de combinaison de symboles pour créer du sens était quasiment le même. Mais ces trois écritures nous amène à nous questionner sur où se trouve la faute d'orthographe dans un système dit dessiné ? Il me semble que la faute ou l'erreur, peut se trouver dans le décodage de cette écriture, par l'interprétation que l'on peut en faire, l'ambiguïté que l'image véhicule, ou alors dans la "mauvaise" précision du dessin. Ces systèmes peuvent paraître plus souple, mais à la fois source de confusion. Quelle place ces systèmes laissent à la faute ? Par exemple L'Isotype<sup>(11)</sup>, crée par Otto Neurath est un système par l'image. Dans la fiche art technique et civilisation, se pose la question sur le bien dessiné. Otto Neurath explique que le

<sup>(11)</sup> cf. Art, technique et civilisation. Isotype.

but des pictogrammes, est de ne pas provoquer de confusion de compréhension. Il veut aussi éviter tout jugement ou toute émotion par l'image, car ce n'est pas le but premier. La représentation pictographique doit être universelle, pour éviter la confusion.

En France, nous sommes dans un système alphabétique<sup>(b)</sup> : système créé par les Phéniciens. C'est un système phonétique et consonantique. Il note seulement les consonnes à l'écrit. Ainsi, pour noter "b", on utilise le signe symbolisant la maison, qui se dit "beit" et l'on décide par convention que, toutes les fois que l'on rencontrera ce signe, il ne s'agira pas de "maison", mais seulement du premier son de ce mot. Voici un exemple d'un mot phénicien écrit avec notre alphabet. Les Phéniciens partaient du principe que QTL c'est l'idée de tuer, qui se lit QeTôL. Les lettres en majuscules représentaient les consonnes et les lettres en minuscules représentaient les voyelles, qui ne sont pas écrites mais prononcées. Ils savaient que c'était l'idée de tuer, mais il fallait deviner en fonction du contexte si c'était le nom, le verbe ou l'adjectif. Ils ne voyaient pas l'intérêt de noter les voyelles. Le principe de l'alphabet fut désormais acquis avec sa graphie linéaire et ses signes schématiques. Dans l'histoire de l'écriture, l'alphabet représente une véritable révolution, car c'est un système totalement phonétique (un signe = un son). Sa maîtrise requiert un apprentissage facile et rapide, qui par exemple, n'a aucune ressemblance avec celui de l'écriture chinoise et ses 50 000 signes. On peut y voir le début d'un processus de démocratisation et un facteur de dynamisme social. Notre système alphabétique encode de très nombreux phonèmes alors que par exemple l'alphabet consonantique note les consonnes. Ensuite les Grecs puis les latins ont fait évoluer l'alphabet phénicien en créant les voyelles. Ce qui va engendrer la syllabe. Dans ce type d'alphabet, les consonnes représentent en quelque sorte le squelette du mot, les voyelles étant prononcées uniquement à l'oral. Comme le dit Clarisse Herrens Schmidt<sup>(12)</sup>, les voyelles ne sont pas transcrites, mais elles sont implicitement dictées par la phonologie : Le lecteur doit connaître la langue pour lire toutes les voyelles.

<sup>(12)</sup> *Ibid. Les trois écritures langue, nombre, code. p.28 à 33.*

## Synthèse

Donc dans un système consonantique, on peut imaginer qu'il n'y a quasiment jamais de fautes. Si l'écriture française était une langue consonantique, un dyslexique pourrait diviser par deux ou par trois son nombre de fautes. Si on remplace le son [que] par un k ou un q, on ferait beaucoup moins de fautes.

Actuellement, l'écriture évolue encore du fait des nouvelles technologies. Par exemple dans les messages que nous envoyons par téléphone "sms", il y a une logique consonantique : MDR signifiant mort de rire, est passé dans le langage commun. Le sms est ainsi souvent critiqué car considéré comme un appauvrissement de la langue. Mais c'est surtout un système qui économise les signes. Aujourd'hui le texto est un élément de socialisation utilisé par une communauté qui est capable de décoder ce langage. Le dyslexique face à un langage image peut certainement être plus à l'aise car il comprend mieux par l'image. D'après Ronald Davis <sup>(13)</sup>, le dyslexique pense en image, son processus de pensée est non-verbal, cela signifie qu'il accède aux sens d'un texte en se construisant un paysage mental.

<sup>(13)</sup> DAVIS Ronald.  
*Le don de dyslexie.*  
Édition : Ability  
Workshop Press,  
1994. p.26.

Chaque système a ses propres normes avec ses règles. Chacun d'eux respecte le bon usage de la langue écrite. Ainsi l'écriture hiéroglyphique était plus souple pour des raisons d'esthétisme avec une orthographe occasionnelle. Mais les phéniciens, dans la création de l'alphabet ont cherché une simplification, car toutes les lettres qui étaient dessinées représentaient la réalité, mais comme ils ne notaient pas toutes les voyelles cela pouvait porter à confusion. Alors que l'alphabet grec s'est complexifié dans un sens car ils ont attribué de manière arbitraire des signes à des lettres, qui s'éloignait de la réalité. Mais dans un autre sens cela était plus simple car tout ce qui était écrit était prononcé. Toutes ces civilisations ont cherché un sens commun par l'écriture. Le sens commun regroupe les savoirs largement diffusés dans une culture donnée : normes, valeurs et associations symboliques. Selon les systèmes on laisse plus ou moins de place à la faute. Par exemple on pourrait penser que

c'est le système alphabétique en se complexifiant qui a provoqué la dyslexie. Et que le système alphabétique n'est pas adapté au dyslexique français, mais que peut être le système idéographique serait sûrement plus adapté au dyslexique car il pense en image "dessin". Le système idéographique pourrait avoir un certain avantage par rapport au système alphabétique. Mais comme on va le voir plus tard les neurosciences vont montrer une autre forme de dyslexie chez les chinois qui apprennent les idéogrammes, différente de la dyslexie française.

### **1.3 Travail social de création d'une écriture**

Une écriture est un système de signes graphiques qui renvoient aux signes acoustiques émis par la parole.

Il y a une correspondance entre l'acte d'écrire et un discours parlé. Inventer une écriture revient à établir une correspondance, en codant les signes vocaux tels qu'ils sont organisés dans la langue parlée, pour les rapporter à un système de graphie.

C'est à dire que l'invention d'une écriture est subordonnée à la résolution d'un double problème : l'analyse de l'organisation des signes linguistiques, de leur articulation, et la mise au point d'un système de graphie, d'une forme d'écriture permettant de procéder relativement facilement aux opérations de graphiage et de dé-graphiage. Dans aucune culture, ce double problème n'a été vraiment résolu de manière parfaite, mais les systèmes d'écriture ont pu se perfectionner de différentes façons dans les différentes cultures. Ce qui nous conduit à nous questionner sur comment une culture et une société ajustent la langue parlée dans un système d'écriture ?

## Synthèse

L'opposition entre langage écrit et langage oral a longtemps été une affaire de lutte entre la langue du bon français, l'écrit, et la langue du mauvais français, le parler. Cette dichotomie renvoie également à la distinction des classes sociales : la langue écrite réservée "aux riches" et la langue parlée "aux pauvres". Quelle est la légitimité d'une telle opposition ? La langue écrite est-elle radicalement distincte de la langue parlée ? Pourquoi aujourd'hui encore, nombreux sont ceux qui considèrent que la langue s'identifie dans sa forme écrite ? En effet on peut constater, que la différence qui existe entre langue parlée et langue écrite est l'écart de fautes que l'on peut trouver dans l'une et pas dans l'autre. Car dans une langue parlée il n'y a sûrement aucune faute d'orthographe possible par rapport au langage écrit. Mais cela nous questionne sur où se trouve la faute dans un langage parlé ? Peut-être qu'elle se trouve dans la prononciation ? En tant que mode d'expression, la langue orale apparaît plus naturelle que la langue écrite. Plusieurs raisons sont avancées. La première est l'universalité de la parole en ce que toutes les sociétés communiquent oralement alors que nombreuses sont celles qui n'ont pas de système de référence écrit. La deuxième renvoie à la primauté de la parole. La langue orale est le mode fondateur de nos communications alors que le système d'écriture en est un moyen d'expression dérivé. La troisième raison concerne les aspects développementaux. Le processus d'acquisition du langage oral est naturel et quasi irrépressible tandis que le langage écrit est le fruit d'un apprentissage scolaire spécifique. Enfin, la dernière souligne la prédisposition biologique spécifique pour la parole, ce qui ne semble pas être le cas pour l'écrit. L'écrit utilise certaines de ces ressources, mais il en engage d'autres, non destinées à des fins langagières. Selon le linguiste Claude Hagège<sup>(14)</sup>, l'être humain semble prédisposé biologiquement à devenir "un homme de parole" qui deviendra éventuellement mais pas nécessairement "un homme de l'écrit".

(14) HAGÈGE Claude.  
*L'homme de paroles.*  
Paris. Édition :  
Fayard, 1985.

Toutes les langues n'ont pas connu une standardisation de leur écriture. Certaines n'ont pas de culture écrite. D'ailleurs Jack Goody<sup>(15)</sup> différencie les civilisations primitives sans écritures des civilisations civilisées avec écriture. La majorité des langues actuelles ont adopté une écriture qui reflète directement la forme orale de la langue, suivant des règles dites "phonétiques" plus ou moins simples. D'un certain point de vue, l'orthographe ne concerne réellement que les langues dont la forme écrite est extrêmement différente de l'oral, et imprévisible, comme le français ou l'anglais. Nous pouvons très bien maîtriser une langue et en ignorer l'orthographe. Néanmoins on peut se poser des questions sur la place de l'intellect dans ces différentes civilisations avec ou sans écriture. L'écrit ne transcrit pas complètement l'oral. Jack Goody l'a constaté en Afrique où la transmission orale des mythes africains ne pourrait pas se faire par écrit sans une perte de connaissance. En même temps qu'il y reconnaissait une limitation, Jack Goody constatait dans ce mouvement même, la puissance de l'écrit, son pouvoir et sa prééminence sur la parole. L'écrit opérerait donc une limitation dans l'infinie variété des versions que la tradition orale recèle, et conduirait inévitablement à créer une norme. Mais comment comprendre ce paradoxe entre la limitation que l'écrit apporte au sens et l'importance qu'on lui donne ? Le lien entre la langue écrite et la langue parlée tend à diminuer avec le temps. L'orthographe a commencé à se fixer plus ou moins avec l'arrivée de l'imprimerie, mais les prononciations ont continué d'évoluer. La forme écrite n'a pas pu rendre compte de tous les changements de l'oral pour des raisons évidentes et tout à fait valables de normalisation. Pensons par exemple au non prononciation des accents circonflexes (qui a maintenant disparue mais qui permettait d'opposer "faite" à "fête" par exemple). En conséquence, la linguistique s'intéresse beaucoup plus à la forme sonore ou orale du langage qu'à sa forme écrite. Le son n'a donc rien à voir avec la composante du mot.

<sup>(15)</sup> GOODY Jack.  
*La raison graphique,  
la domestication de  
la pensée sauvage.*  
Édition : Les Éditions  
de Minuit, 1979.

## Synthèse

Mais la relation qui existe entre le discours du langage et l'écrit est son encodage. L'encodage qui est le travail du graphiste. Cela peut nous questionner sur comment un graphiste s'y prend pour "bien encoder" le discours parlé, en prenant en compte tant l'orthographe, la prononciation que l'intonation ? Comment exprimé par l'écrit une atmosphère, une ambiance, un sexe, une couleur de voix ?

<sup>(16)</sup> cf. annexe.  
Fiche de lecture.  
Jack Goody.

La naissance de l'imprimerie a transformé les mentalités. Comme le dit Jack Goody <sup>(16)</sup> l'écriture change le mode de pensée. Car toute écriture met son utilisateur dans un certain rapport au monde. L'utilisateur se singularise et s'approprie sa langue par l'écriture. L'écriture instaure le rapport entre les choses de la langue et les choses du monde. Il y a une sensibilité que l'on peut retrouver par l'écrit et que l'on ne retrouve pas par l'oral. L'intérêt de Jack Goody pour des pratiques comme la confection de listes, de tableaux, mais aussi de formules (littéraires autant qu'emathématiques) sont des points d'appui de l'idée selon laquelle l'écriture a une importance décisive, non seulement parce qu'elle conserve la parole dans le temps et dans l'espace, mais aussi parce qu'elle extrait du langage parlé les éléments constitutifs et les réorganisent, en faisant évoluer les connaissances. L'écriture ne reproduit pas seulement le flux de la parole. L'écriture est étroitement liée au développement de la logique, à l'accroissement du savoir, et plus généralement à la progression de la science. L'écriture permet de remettre en cause aussi bien le sujet qui écrit que ce qu'il écrit et de ce fait permet de faire évoluer le savoir. L'écriture devient un mode de pensée. L'écriture n'est plus considérée seulement comme un outil de transcription des savoirs mais comme un principe d'élaboration et de constitution de ceux-ci.





## **2. L'enseignement de l'écriture entre trace et corps**



## 2.1 Apprentissage de la langue écrite

Comme nous avons pu le voir la mise en place de l'écriture a fixé la langue française à travers des normes. De nombreux acteurs ont participé à la fixation de ces normes, pour garantir une uniformité, et une compréhension commune. L'enseignement et l'apprentissage de la langue écrite joue elle aussi un rôle important dans la diffusion de ce savoir et cette uniformité. Cependant la normalisation de l'écriture va engendrer des écarts par la faute qui est sanctionnée.

L'apprentissage scolaire de la langue écrite a été construit, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, sur une morale de l'effort, sur la valorisation de la quête de conformité à une norme idéale, signe de distinction sociale. L'école est le pallier de l'institutionnalisation de l'orthographe. C'est là qu'aboutissent et convergent les logiques de l'écriture. Elles contribuent à sacraliser l'orthographe et à figer le code graphique du français. Apprendre à écrire à l'école relève d'une fonction de transmission culturelle et de technique qui consiste à apprendre à écrire selon les normes et les règles scolaires. L'écriture s'est développée dans le même processus que les sociétés. La rencontre entre l'écriture et l'enfant constitue un moment fécond. L'enfant doit apprendre à déterminer ce qu'il veut dire et à mettre ses idées sur papier pour qu'elles soient compréhensibles. Pour cela il devra apprendre les règles de l'orthographe et de la grammaire. Mais l'apprentissage devient un modèle dans le système scolaire. La norme induit la faute et provoque la stigmatisation.

L'apprentissage passe par trois étapes à la fois pour la lecture et l'écriture. Une première étape dite «logographique» correspond aux tous premiers contacts de l'enfant avec le langage écrit. L'enfant reconnaît une forme générale du mot, sur des indices extérieurs : la forme des lettres, leur couleur, l'aspect général du mot. On donne à l'enfant l'illusion de lire en lui apprenant à reconnaître globalement certains mots. Mais jusque là il n'y a pas de lecture proprement dite puisque l'enfant n'utilise pas encore la

## Synthèse

correspondance entre les lettres et les sons qui constituent la base de la deuxième étape : le stade alphabétique. Paradoxalement, à ce stade, c'est l'écriture qui va permettre de développer les capacités de lecture. Au cours du CP, l'enfant va, avec l'aide de l'écriture, développer un système fondamental qui est la base de la lecture et qui consiste à automatiser les liens entre la forme visuelle (des lettres, des groupes de lettres, des syllabes) et leur correspondance sonore. Enfin, le dernier stade dit orthographique correspond au moment où l'enfant devient apte à reconnaître un mot comme une entité, grâce à la formation progressive de ce que nous appelons un lexique orthographique. Le fonctionnement de ce lexique est encore incomplètement connu, mais il semble se faire à la manière d'un dictionnaire auquel on se référerait pour chaque mot à lire, selon une procédure de type "photographique" permettant une identification rapide puis un accès immédiat au sens. C'est cette procédure orthographique "je photographie, je reconnais, je comprends" qui se développerait ensuite pour devenir de plus en plus efficace au fur et à mesure que la lecture devient de plus en plus compétente. Au bout du compte, le lecteur adulte n'utiliserait pratiquement plus que la procédure "photographique". Ce qui est évidemment beaucoup plus rapide et "économique" que de passer par l'assemblage des formes sonores. Il est maintenant bien établi que si ces deux systèmes sont capables de fonctionner séparément, leur constitution chez l'enfant est très interdépendante : l'enfant ne peut se fabriquer un lexique orthographique (système global) que si le système d'analyse fonctionne correctement. En d'autres termes, l'utilisation par les enseignants d'une méthode globale ou semi-globale d'apprentissage repose sur le postulat que le système d'assemblage est parfaitement fonctionnel. Cela est vrai chez la majorité des enfants, cependant, ce n'est pas le cas pour les 10% d'enfants qui souffrent de dyslexie, pour qui ce type de méthode peut s'avérer désastreux. Nous pouvons voir que le système d'apprentissage de lecture et de l'écriture se fait en trois étapes, elles vont devenir automatique pour la plus part des enfants, sauf pour les dyslexiques.

Aujourd'hui certains, comme Stanislas Dehane<sup>(17)</sup>, pensent que l'apprentissage de l'écriture est lié à la lecture. En effet, l'enfant apprend les codes de l'écriture grâce à la lecture. Par exemple le mot "auto" ne peut se lire que d'une seule façon alors qu'il peut s'écrire "otau", "eauto", "otto". La complexité de notre écriture résulte dans le fait que la conversion graphème, phonème n'est pas égale. Il y a une seule manière de prononcer un mot alors qu'il y a plusieurs façons de l'écrire. Dû à cette complexité il peut y avoir facilement une faute d'orthographe. Stanislas Dehane, également dissocie bonne et mauvaise erreur. Il dit que l'enseignant doit expliquer la différence qui existe entre une bonne et une mauvaise erreur (si l'enfant a utilisé ou non la bonne correspondance entre graphème et phonème). Une "mauvaise erreur" est celle qui nuit à la compréhension de la phrase car elle nous empêche de comprendre le sens de la phrase. Elle ne concerne pas forcément la faute orthographique, mais plutôt la faute de type grammatical ou de conjugaison. À l'époque de Jules Ferry<sup>(18)</sup>, la lecture n'était pas liée à l'apprentissage de l'écriture, même si les didacticiens disaient l'inverse. Aujourd'hui, à l'inverse de l'époque de Jules Ferry, l'enjeu de l'apprentissage de l'écriture est la capacité à observer et à transcrire l'ordre des choses et non la capacité à imiter des formes littéraires. L'imitation de texte littéraire est critiquable car elle n'aide en rien à l'élaboration de la pensée. De nos jours, nous assistons à un retour de l'imitation contredisant la tradition de la rédaction, du moins telle qu'elle a été pensée et prescrite dans les instructions et textes officiels depuis Jules Ferry. Aujourd'hui la différenciation entre lecture et écriture, est l'implication corporelle et gestuelle de l'enfant. Cela explique les mauvais gestes d'écriture, que nous aborderons dans un deuxième temps. La complexité de l'écriture, prouvé par les neurosciences, vient du fait que l'enseignement de la lecture et de l'écriture est aujourd'hui lié. Cela provoque plus facilement les fautes.

<sup>(17)</sup> DEHANE  
Stanislas. *Les neurones de la lecture*. Édition :  
Odile Jacob, 2017.

<sup>(18)</sup> FERRY Jules  
est un homme de  
l'état français. Il est  
considéré comme  
le promoteur de  
« l'école publique  
laïque, gratuite et  
obligatoire ».

De nombreux enseignants affirment que l'orthographe est une valeur centrale de l'éducation, elle représente un patrimoine culturel et joue un rôle important dans la sélection professionnelle, les classements sociaux. Les enseignants sont souvent confrontés à la difficulté pratique de concevoir un enseignement de l'orthographe en accord avec leurs choix pédagogiques. L'enseignant se voit obligé de répondre à la fois aux pressions sociales caractérisées par le jugement de la faute et aux objectifs d'enseignement de l'orthographe.

<sup>(19)</sup> JUMEL Bernard.  
*Dyslexie à qui la faute ?*, Édition :  
Dunod, 2016.

<sup>(20)</sup> LEROI-  
GOURHAN André  
est un ethnologue,  
archéologue et  
historien français  
spécialiste de la  
Préhistoire.

Cependant la place du corps dans l'apprentissage de l'écriture est importante. Selon Bernard Jumel<sup>(19)</sup>, qui s'inspire des écrits de Leroi-Gourhan<sup>(20)</sup>, l'écriture est associée au geste du corps. À l'époque de l'art pariétal le geste interprète la parole. Le geste et la parole par l'intermédiaire du corps sont liés. L'espace de représentation et le temps de la parole donnent un caractère particulier à l'organisation spatio-temporelle de la pensée qui précède l'écriture. Leroi-Gourhan pense que l'écriture dans ces prémices naît, par une combinaison du geste et de la parole. L'apprentissage de l'écriture dépend à la fois du développement de la motricité fine et à la fois des règles d'écriture. En effet, l'enfant doit tenir son crayon adéquatement et réaliser avec précision les mouvements nécessaires au tracé des lettres. À la maternelle, l'enfant apprend à contrôler les muscles de ses doigts et de son poignet. Afin d'aider l'enfant à développer des mouvements d'écriture fluides, il faut l'encourager à écrire dans différentes situations qui seront significatives pour lui. Grâce à la pratique, l'enfant maîtrise sa force, se souvient du sens des tracés et enchaîne les mouvements. Il s'assure de la lisibilité des lettres qu'il forme et de la conformité au style d'écriture enseigné.

L'apprentissage du geste d'écriture, le graphiste peut également en être garant de par sa capacité à travailler la calligraphie. En d'autres termes, la sensibilisation au ductus permet de comprendre l'ordre, la direction, la vitesse et le rythme, selon lesquels le tracé des traits composant une lettre doit être accomplis.

Henri Mérou<sup>(21)</sup>, un spécialiste dans l'apprentissage des écritures scolaires, travaille sur la mauvaise utilisation de l'outil (crayon ou plume) lors de l'apprentissage de l'écriture. Sa solution, une plume qui permet de former les lettres sans direction préalable. De plus, il explique que pour apprendre à bien tenir son outil, il faut apprendre à s'asseoir et trouver une attitude d'écriture. Un graphisme malhabile, chez un enfant dyslexique, sert parfois à camoufler des problèmes d'orthographe. Une des causes d'une mauvaise graphie est la dyslexie. Dans certains cas, nous pouvons parler de dysgraphie, qui pose la question de l'utilisation de l'outil face à la faute. L'ergothérapeute Claire Hollenstein<sup>(22)</sup>, nous explique la distinction entre la dysgraphie et "la dyscalligraphie", qui elle est lié au graphisme. En générale elle vient du fait de la méconnaissance de la structure de la lettre. Dans son article Corps lettré, elle explique les grandes étapes du processus de réapprentissage, qu'elle propose au jeune dyscaligraphe. D'autre fois, un graphisme malhabile apparaît lorsque l'enfant écrit alors qu'il est désorienté<sup>(23)</sup>, expliqué dans un deuxième temps. Nous pouvons nous questionner sur pourquoi un dyslexique à une graphie mauvaise ? Peut-être pour cacher ses fautes d'orthographes ? Moi-même dyslexique, ma belle graphie était appréciée au dépend de mes lacunes concernant le respect des règles orthographiques. Peut-être qu'à l'inverse, je compensais par la graphie un manque que j'avais autre part.

Nous pouvons penser que les technologies nouvelles de l'écriture modifient l'acte même de l'écriture, c'est-à-dire la gestuelle et le maniement de la trace. Passer de la plume ou du stylo à un clavier d'ordinateur n'est pas simplement substituer un outil à un autre, c'est modifier son rapport à la trace qui répond d'un nouveau statut. La trace numérique n'est pas la même que la trace graphique. Celle-

<sup>(21)</sup>MÉROU Henri est un calligraphe, spécialiste de l'écriture scolaire et de ses apprentissages.

<sup>(22)</sup> .BAILLY-MAÎTRE Marie-Astrid et CHAMARET Sandra. *Après\ Avant #1* Rencontre Internation de LURE, 2013.

<sup>(23)</sup> Op. Cit. *Le don de dyslexie*. p.63

## Synthèse

ci est instable, presque magique, elle passe et repasse du visible à l'invisible, de la présence à l'absence, du plein au rien. Elle fonctionne dans un autre rapport au temps et à l'espace, c'est-à-dire qu'elle porte sur la question de la limite.

(24) cf. annexe, entretien Pierre di Sciullo.

Nous constatons que les règles d'apprentissage de l'écriture sont autant représentées en orthographe et en grammaire que dans l'apprentissage du bon geste d'écriture. Ces règles qui correspondent à des normes, comme nous avons pu le citer précédemment, amène à la question de la correction. Une règle doit être appliquée et corrigée. La correction est aussi stigmatisante. Comme me l'a souligné Pierre di Sciullo<sup>(24)</sup> dans l'entretien que j'ai réalisé avec lui, l'analyse de ses cahiers d'école qu'on a pu faire est que les annotations des professeurs relèvent de l'acharnement : maladroit, passable, médiocre... Les professeurs nous comparent à d'autres élèves et à une norme. Ils nous notent en fonction d'une norme globale. Barrer, raturer, utiliser du rouge, dévalorise l'enfant et le stigmatise. L'enfant en prend conscience et peut perdre confiance en lui. Donc ne pas correspondre à ce système, nous questionne sur d'où vient cette stigmatisation ? Georges Canguilhem, répond à cette question en confrontant le normal, face à l'anormalité.

(25) Op. Cit. *Le normal et le pathologique*.

Georges Canguilhem<sup>(25)</sup> dans son livre *Le normal et le pathologique*, définit le normal comme ce qui est le plus fréquent et le plus habituel. Et dans un second temps la norme est considérée comme ce qui doit être, incluant donc un jugement de valeur. Il développe une réflexion sur la normalisation dite normativité sociale. Il montre que le sens du normal et du pathologique est d'abord individuel. La normalité est donc singulière et non universelle. Par conséquent, il n'y a pas de séparation absolue entre ce qui est normal et ce qui est pathologique : ce qui est normal dans une situation peut devenir pathologique dans une autre, et inversement. Il en découle ainsi la relativisation : il n'y a plus de frontière distincte entre le normal et le pathologique, puisque celle-ci dépend non seulement d'un individu,

mais de la manière dont il appréhende une situation. Etre normal c'est être normatif, capable d'un écart à la norme par l'invention de nouvelles normes. Il nous invite donc à penser le concept de normalité en lien avec la réflexion sur les valeurs. Mais dans son article, *La normalité à l'école de Canguilhem*, Marie Gomes-Saint-Bonnet <sup>(26)</sup> cite Paul Ricœur <sup>(27)</sup>, qui pense que la pathologie n'est pas une anormalité, elle doit être vue comme une aventure singulière de la vie. Il pose la question de la mise à l'écart du handicap. Cette question conduit à réfléchir sur les normes sociales qui viennent encadrer le vital. La reconnaissance du handicap relève d'un jugement social d'exclusion, appuyé par une certaine idée de la normalité. Paul Ricœur explique que la société voudrait ignorer, cacher, éliminer ses handicapés. En effet, ces derniers constituent une fragilité. La société doit ouvrir au maximum ses normes aux formes de vie autres. Marie Gomes-Saint-Bonnet renvoie à deux aspects de la pensée de Canguilhem : la nouveauté, et la créativité relèvent d'une perte de normativité, donc d'une incapacité à accepter la diversité, la pluralité, la différence. Les normes actuelles se centrent sur l'humain sans défaut. Par ailleurs, la manière dont il articule norme vitale et norme sociale est intéressante. C'est pourquoi, Canguilhem conduit certes à faire place à la normativité sociale, à inventer socialement de nouvelles normes, il faut prendre en compte ce que la vie elle-même produit. En somme à la lecture de Canguilhem, nous apprenons à chercher un rapport aux normes qui ne soit ni réductible au biologique, ni réductible au social. Ce qui montre alors une limitation aux normes.

<sup>(26)</sup> GOMES-SAINT-BONNET Marie, est une professeur agrégé de philosophie, Bordeaux

<sup>(27)</sup> RICOEUR Paul, est un philosophe français. Il développe la phénoménologie et l'herméneutique ,en dialogue constant avec les sciences humaines et sociales.

L'enfant qui doit apprendre des règles, va forcément être dans la faute, il va commettre des erreurs. Dans certains cas il peut être dévalorisé, et rentré en conflit avec l'école. Nous posons aussi la question de la différence, car faire des fautes n'est pas juste un problème avec l'écriture c'est aussi avoir une attitude stigmatisée au regard d'une société dite «normée», qui impose une forme de correction "ce n'est pas correct", par rapport à cette norme. George Canguilhem, explique que quand on fait une faute la personne n'est plus regardée pour l'ensemble de ses qualités mais elle est regardé du point de vue de cette faute qui est inacceptable.

## 2.2 la singularité de l'individu

Ce qui fait obstacle chez nombre d'enfants qui butent sur l'apprentissage de la langue écrite, est ce rapport nécessaire à la symbolique de la lettre, c'est-à-dire à la mise en place du système d'agencement et de combinaison des lettres qui doivent fonctionner comme un "jeu" d'accords et de règles aux fins d'une production de sens. Lire et écrire, c'est reconnaître ce que je dis, tout en pouvant rester sous forme de trace. Chaque individu face à l'écriture va réagir différemment. Nous pouvons constater que le système scolaire, correspond à certains types d'individus, mais pas à tous. Il y a certains élèves qui subissent le système scolaire car ils ne rentrent pas dans les normes.

(28) cf. lexique illettrisme

(29) cf. lexique dysgraphie

Il existe plusieurs cas liés aux troubles de l'apprentissage de la langue écrite. Il y a l'illettrisme (28), la dysgraphie (29) et la dyslexie. Dans le livre Le don de dyslexie Ronald Davis explique son point de vue par rapport à la dyslexie. Il révèle que le mot dyslexie a été l'un des premiers termes généraux utilisé afin de définir les troubles variés de l'apprentissage. Ronald Davis explique que la dyslexie ne vient pas d'une atteinte cérébrale ou nerveuse, mais que c'est un produit de la pensée, une manière particulière de réagir à un sentiment de confusion. Il existe deux types de pensée, la

conceptualisation verbale et la conceptualisation non verbale. La première est le fait de penser à l'aide d'images mentales de concepts ou d'idées. La pensée verbale est linéaire dans le temps, elle épouse la structure du langage. L'auteur indique que le dyslexique potentiel réfléchit de manière non verbale entre 3 et 13 ans, au moment où se développent les troubles de l'apprentissage. Il pense avant tout en image. Pour comprendre comment ce mode de pensée contribue à ces difficultés, il faut comprendre comment fonctionne notre langage. Notre langage reflète le processus de pensée. Comme nous l'avons vu précédemment, il comporte trois aspects : le son, le sens et l'apparence du symbole. Lorsque le processus est interrompu la personne éprouve un sentiment de confusion. Ronald Davis parle de désorientation. À ce moment, la personne est désorientée, cela signifie que la perception du symbole change et se déforme, rendant la lecture ou l'écriture impossible. Les dyslexiques provoquent cette désorientation sans le savoir. Ils utilisent la désorientation à un niveau inconscient afin de percevoir le monde de manière multidimensionnelle. Ils peuvent ainsi adopter différentes perspectives et tirer davantage d'information de leur environnement que la plupart des gens.

Les problèmes d'orthographe des dyslexiques résultent des effets de la désorientation, ils voient les mots de différentes façons en même temps. Enseigner des règles d'orthographe à un enfant dyslexique, c'est risquer que ces résultats baissent. Comme le souligne Bernard Jumel<sup>(30)</sup>, nous ne demandons pas à un enfant de comprendre mais d'apprendre. Un dyslexique ne peut pas apprendre sans comprendre, pour lui les règles sont abstraites. La manière d'enseigner aujourd'hui ne lui permet pas de comprendre le système alphabétique.

<sup>(30)</sup> *Inib. Dyslexie à qui la faute ?*. p.97 à 114.

## Synthèse

Les deux meilleures méthodes que Ronald Davis ait trouvées pour apprendre à un dyslexique, sont de "maîtriser les symboles" et "épeler et lire" les mots qu'il utilise le plus dans la vie courante, tant à l'écrit qu'à l'oral. Un mot écrit n'est rien de plus qu'un symbole composé d'un ou de plusieurs signes de l'alphabet. Lorsque le mot est maîtrisé grâce à la "maîtriser les symboles", la personne apprendra les trois composantes de celui-ci et pourra l'utiliser dans le domaine de la lecture, du langage parlé et de la pensée. Notre système éducatif est obsédé par l'orthographe. Il n'en a pas toujours été ainsi. Autrefois, des variantes étaient acceptées tant que le lecteur pouvait imaginer comment il fallait prononcer ce qu'il lisait. L'orthographe a considérablement évolué au cours des siècles. Regarder un texte de Rabelais, quelle note aurait-il eu aujourd'hui ?

Les erreurs les plus communes chez les dyslexiques sont les confusions de sons entre les lettres, les inversions de lettres, de syllabes. Les erreurs les plus importantes et les plus durables sont celles concernant les lettres se prononçant différemment selon le contexte (règle du g, du s, du c...) les groupes de consonnes (tr, cl...) et les graphèmes complexes (ch, eau, oeu...). Plus caractéristiques, mais pas nécessairement plus gênantes, sont les erreurs de type spatial, c'est à dire les confusions des lettres "à boucle" (p,b,q,d) par exemple. La véritable caractéristique de la dyslexie concerne paradoxalement non pas la lecture mais la discrimination sonore des mots : les sons proches (p/b, g/c, f/v, ch/j) sont imparfaitement différenciés. Il est possible de dépister les enfants à risque de trouble de l'apprentissage et de dyslexie et de les entraîner à améliorer leurs compétences grâce à des exercices. Le dyslexique présente donc un trouble très particulier et très spécifique du traitement des sons du langage, capable de rendre compte en grande partie des difficultés d'apprentissage. Toutefois, on insiste beaucoup actuellement sur une autre particularité du fonctionnement cérébral du dyslexique, dans le domaine cette fois-ci de la perception visuelle. Il a été démontré que le dyslexique éprouve plus de difficultés que l'enfant non dyslexique à traiter et à discriminer du matériel visuel, même

s'il ne s'agit pas de mots, lorsque celui-ci lui est présenté dans certaines conditions, plus précisément lors de changements rapides et à faible contraste. Ainsi, le cerveau du dyslexique présente à la fois des particularités des systèmes de traitement phonologique et des systèmes de traitement visuel. Il n'est cependant pas possible, à l'heure actuelle, de dire lequel des deux mécanismes, trouble de la conscience phonologique ou trouble de la discrimination visuelle, est responsable du trouble de la lecture.

Stanislas Dehaene, joue un rôle dans l'enseignement des apprentissages scolaire, il va étudier par l'imagerie scientifique les fonctions cognitives du cerveau. Il observe les différences de structuration de l'information dans le cerveau par rapport à l'apprentissage de la lecture. Pour Stanislas Dehaene, le système éducatif français a notamment pour défaut de ne pas former les enseignants aux sciences cognitives car selon lui c'est un apprentissage qui permettrait de mieux comprendre les élèves en difficulté. Chaque individu va réagir différemment aux systèmes d'apprentissages de la lecture. Il nous explique que le cerveau ne fonctionne pas pareille en fonction de l'individu. C'est le professeur Michel Habib<sup>(31)</sup>, qui va nous démontrer par son étude de l'imagerie scientifique les différences entre le cerveau d'un enfant dyslexique et celui d'un non-dyslexique. Il constate qu'il existe une aire dans le cerveau, l'aire visuelle des mots, située dans le lobe temporal gauche, qui s'active normalement lorsque nous lisons, sauf chez un dyslexique<sup>(c)</sup>.

<sup>(31)</sup> HABIB Michel, est un professeur neurologue (CHU la Timone, Marseille) et coordinateur du réseau régional de praticiens œuvrant dans le domaine des troubles d'apprentissage (Resodys).

## Synthèse

Stanislas Dehaene, évoque aussi dans son livre *Les neurones de la lecture*, de l'universalité de la dyslexie. Il cite une étude, réalisé par l'un de ses amis Eraldo Paulesu, qui a observé et comparé les cerveaux de personne dyslexique de culture différente. Cette recherche part du paradoxe suivant, pratiquement aucun diagnostic de dyslexique n'existe chez les italiens, cette pathologie est plus rare en France qu'en Angleterre. Mais ces études ont ensuite montré que quelque soit le pays et la langue dans lesquels nous avons appris à lire, c'est toujours cette même zone qui dysfonctionne. Sauf chez les chinois, car leur alphabet comporte 1500 lettres, ils l'apprennent en réalisant le geste du dessin de la lettre. Chez les dyslexiques chinois, c'est l'aire motrice de la main (et non l'aire visuelle des mots) qui est peu active. Par ailleurs, plus l'orthographe d'une langue est opaque, sans correspondance entre ce que l'on peut lire et ce que l'on doit prononcer et plus la gêne est importante. Grâce aux avancées de la recherche, nous comprenons mieux pourquoi ces dysfonctionnements existent.

Donc l'enfant qui rencontre des troubles de l'apprentissage, ne correspond pas forcément à un système dans lequel il doit se développer. Il va devoir créer ses propres codes pour réussir ou effectuer des heures de rééducation. Des moyens aujourd'hui sont mis en place pour rééduquer l'enfant, comme par exemple l'orthophonie. Mais dans le cadre scolaire, l'enfant peut se sentir constamment dévalorisé et stigmatisé par sa différence. Il n'est plus vu à sa juste valeur mais juste à travers les erreurs qu'il fait et qu'il ne peut pas surmonter. Grâce à l'imagerie scientifique Stanislas Dehaene nous prouve que l'enfant dyslexique n'est pas anormal, mais il possède des différences de structuration du cerveau. Il ne réfléchit pas de la même manière.





**3 . La transgression des règles par l'art.**  
**force de changement**

Nous avons vu comment la graphie de la langue française est devenue orthographique et comment une norme s'est mise en place dans la pratique de l'écriture. Ensuite, nous avons vu comment cette norme s'est imposée dans notre société, par l'apprentissage et ses effets stigmatisants dans le contexte de l'école et l'apparition de différents acteurs qui a marqué l'histoire du "bien écrire".

À présent nous allons voir comment l'art vient "défaire" la faute, lui donnant un autre statut dans l'espace social. La faute peut être révélatrice de sens et source de liberté. Nous allons questionner la place du designer, entre la faute stigmatisante et l'écart positif qu'il en fait. Quel statut peut avoir la faute ?

### **3.1 Le mal écrire est révélateur de sens**

Apprendre à écrire à l'école, c'est apprendre le "bien écrire" en respectant les règles d'écriture tant par une bonne orthographe, une bonne grammaire et un bon geste. L'écriture est producteur de sens car quand on écrit, on met à distance ce que l'on veut dire, on prend du recul par rapport à ce qu'on écrit. On accède à une partie de soi, c'est notre nous intérieur qui parle. Comme l'explique Lev Vygotski<sup>(32)</sup>, le sens naît de la rupture (entre autrui et soi, entre soi et soi) dont on a conscience. Si "je est un autre" c'est un autre moi-même qui accède à la parole écrite et je dialogue avec cet autre dans l'écriture. D'après Anne-Marie Gioux<sup>(33)</sup> c'est en acceptant les codes et les règles d'un écrit valable pour tous, qu'on accède à la liberté de conscience.

<sup>(32)</sup> GIOUX Anne-Marie. *Sens pour soi, Sens pour les autres*, Éduquer, 2002.

<sup>(33)</sup> *Ibid.* *Sens pour soi, Sens pour les autres*.

L'écriture reflète par sa production graphique, une valeur symbolique. Elle représente l'enfant, elle en est l'image. Lorsque l'enfant écrit, le trait de son écriture raconte une histoire, intime et inconsciente, une histoire qui ne peut être qu'unique.

<sup>(34)</sup> BERTHET Denise, cf. lexique graphologie.

Les graphologues<sup>(34)</sup> peuvent ainsi l'analyser. Il n'existe pas deux écritures identiques parce que le langage s'inscrit toujours avec

l'inconscient. Toute écriture est signature et évocatrice de sens. Denise Berthet, graphologue spécialisée dans l'expression corporelle nous explique qu'écrire mal est lié à la douleur physique d'écrire et la douleur mental de mal écrire.

« Ecrire lentement est souvent la conséquence d'une grande crispation qui provoque des douleurs au poignet, aux doigts, à l'épaule et quelquefois jusqu'au sternum. Cela devient alors le mal d'écrire car il s'agit à la fois d'une difficulté physique et psychologique ; physique pour les symptômes que je viens de citer et psychologique parce que l'enfant ressent l'inquiétude des parents qui redoutent l'échec scolaire » nous explique Denise Berthet.

L'écriture est le révélateur de l'être. Les graphologues découvrent un sens caché derrière une écriture. L'enfant se représente par les formes de ses pleins et de ses déliés, dans l'organisation de sa page. Mais c'est surtout le trait qui intéresse le graphologue. L'énergie exercée sur le crayon permet de percevoir l'essence de l'être. Gribouiller pour un enfant est très important. C'est son moyen de communiquer, de dire "je suis" : les traits appuyés ou au contraire très légers ont un sens. Ils reflètent les émotions de l'enfant. La graphologie nous montre qu'au delà de la norme orthographique, étudier la façon d'écrire renseigne sur la psychologie de l'enfant. Elle est révélatrice de sens.

Certains enfants ont des écritures difficiles à lire tant du point de vue de la graphie que de l'orthographe. Elle est souvent motif de sanctions à l'école. Tout comme la faute, ceci relève du "mal écrire". Le malaise de l'écriture chez certains enfants se situe avant tout dans le corps, ils ne parviennent pas à dessiner correctement les lettres, elles sont difficilement lisibles. Il y a une liaison entre le corps et l'esprit. Il y a un écart entre ce qu'il veut faire et ce qu'il fait. Certes il peut être vu de manière négative, surtout dans le cadre scolaire où il peut être stigmatisant. Le "mal écrire" évoque le non-sens. Mais comme nous le démontre Sigmund Freud<sup>(35)</sup> avec le lapsus révélateur, le non-sens peut aussi être révélateur de sens. Un lapsus est une erreur verbale ou écrite. Il apparaît comme une manifestation inconsciente, il évoque les sous-entendus. Dans l'écrit il y a du langage invisible comme le dit Pierre di Sciullo<sup>(36)</sup> :

<sup>(35)</sup> ANDREIOLO TJ. *La spécificité du lapsus écrit*. Sujet, Forme, Sens. pp. 37-54. 1985.

<sup>(36)</sup> cf. annexe, entretien di Sciullo Pierre.

« J'arrivais à voir les parties invisibles dans une phrase. Par exemple une phrase comme Et puis quoi encore ! La plus grande partie de cette phrase est sous-entendu, elle est invisible. »

Le lapsus révélateur à l'écrit est plus rare, car l'écrit peut être relu, effacé et corrigé. Il y a des spécificités de lapsus qui n'existent qu'à l'écrit. Le lapsus dans la faute d'orthographe, nous intéresse plus particulièrement car il aborde la notion de faute. Il repose sur la matérialité de l'écrit et la complexité des normes d'écriture. Car dans notre alphabet pour plusieurs phonèmes il y a un graphème pour les représenter comme par exemple le c du français, selon sa position dans le mot son phonème peut être soit : [s] ou [k]. La faute relève de l'ignorance ou de la méconnaissance des règles, tandis que les lapsus écrits relèvent du caractère inconscient de l'erreur, sans que cette inconscience implique un "manque de savoir" de la part de celui qui le commet. La personne ayant commis un lapsus écrit, peut se corriger en se relisant. Celui qui commet une faute est dans l'incapacité de voir sa faute. Le lapsus apparaît comme une erreur mais est révélateur de l'inconscient de l'individu qui n'est pas forcément "faute".

L'écriture, comme le souligne Pascal Quignard<sup>(37)</sup>, est une "mise en silence de la langue, à la fois visible et muette". L'écriture a donc deux faces : une face visible et une face lisible. C'est à dire que le visible représente tout ce que l'on voit (les signes) et le lisible est l'interprétation du non-visible. Du fait d'avoir ces propres codes, cela peut rendre la compréhension d'un texte difficile. L'écriture peut être abrégée pour en devenir méconnaissable, elle se cache derrière la forme. Comme les dyslexiques cachent inconsciemment leur mal-être par une mauvaise graphie. Où au contraire on peut vouloir cacher ses fautes par une belle graphie.

L'écriture micrographique qui est née dès le IX<sup>e</sup> siècle au Proche-Orient est un procédé permettant d'annoter les textes bibliques de façon personnelle. Chacun notait ses propres interprétations, pour compléter le texte sur des détails et ainsi aider à la compréhension du texte, permettant une autre lisibilité. La micrographie est à la limite du lisible et de l'illisible, du visible et de l'invisible. D'une façon générale les récits bibliques parfaitement lisibles utilisent le procédé micrographique en utilisant l'esthétisme pour suggérer un sens caché qu'on appelle la massore<sup>(38)</sup>.

En typographie cela nous renvoie à la macro et micro-typographie qui questionne la lisibilité, elle a pour but de rendre la lecture plus compréhensible. Il s'agit de la disposition des paragraphes par rapport aux éléments comme les images ou les couleurs. La macro-typographie englobe, les marges, les espaces entre les blocs de textes individuels, et le contraste de l'écriture. La micro-typographie s'intéresse au détail de la typographie. Elle englobe tous les facteurs qui touchent à l'écriture en tant que telle, le choix de la police et de sa taille.

<sup>(37)</sup> QUIGNARD  
Pascal, écrivain  
Français.

<sup>(38)</sup> La Massore est un procédé technique, consistant en un système de notes critiques sur la forme externe du texte biblique, visant à sa préservation exacte, non seulement dans l'orthographe des mots, mais aussi dans sa vocalisation et son accentuation, tant pour sa lecture publique que pour son étude privée.

## Synthèse

De ce fait les mauvaises écritures, les fautes d'orthographe, contraire aux normes peuvent avoir aussi un sens caché représentatif de la personnalité du sujet à découvrir et à mettre en valeur.

Annick Lantenois, dans *Le vertige du funambule*<sup>(8)</sup> questionne bien la question de la lisibilité et de la visibilité dans le graphisme. Comme elle l'explique, le designer est attaché à la tradition mais c'est avant tout un avant-gardiste dans l'innovation, il cherche à apporter un autre sens. Il est garant de la cohésion d'un groupe, en apportant un autre regard sur notre société. Il accompagne le changement d'une société nouvelle. Le graphiste est perçu comme une personne fiable dans la transmission de ses messages. De ce fait on peut dire que le graphiste, par la création typographique (macro ou micro-typographie) veut changer de façon de voir la faute et apporter un autre sens, par la création, qui pourra être révélatrice d'un sens plus profond et source de liberté.

Pour conclure nous dirons que l'écriture révèle l'inconscient. On ne peut réduire l'écriture à l'apprentissage des normes. Car il y a toujours un sens caché à ce qui n'est pas visible. Par la suite on va voir que le graphisme apporte un pouvoir de liberté par la création d'une autre façon d'écrire.

### 3.2 L'écart entre la faute et la norme

La faute peut-être perçue sous un autre aspect, que la stigmatisation. Elle peut-être révélatrice de sens. On peut constater que certains artistes, comme les poètes jouent avec cette notion de sens et non-sens en cassant les règles de la syntaxe et de l'écriture. La poésie a évolué au cours des siècles. On est passé d'une poésie en rimes, avec des vers réguliers, à une poésie plus moderne, sans rime ni vers. L'image du poète a aussi changé. Il est devenu un artiste, dont les créations sont reconnues par la société.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, les poètes de **La Pléiade** ont marqué l'histoire de la poésie française et même le vocabulaire de la langue française. Les poètes de **La Pléiade** veulent produire une poésie française de grande qualité, aussi belle que la poésie latine qu'ils admirent, c'est l'époque de la rigueur, avec l'alternance des rimes que suivaient déjà les poètes mais qui sont hissées au rang de règles. La rime doit être valable autant pour l'oreille (quand on prononce le poème à voix haute) que pour l'oeil (quand on lit le poème).

Mais comme l'explique Anne-Marie Christin<sup>(39)</sup> les contraintes techniques de l'imprimerie ont fait apparaître dans l'absence de signe textuel un signe à part entière (le blanc des espaces, des interlignages...). Elle explique que c'est seulement plus tard dans l'histoire que les poètes ont pris conscience des possibilités de conception dans la forme d'un poème.

<sup>(39)</sup> CHRISTIN  
Anne-Marie.  
*Histoire de l'écriture,  
De l'idéogramme au  
multimédia*. Édition :  
Flammarion, 2010.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, la poésie moderne apparaît sous forme de liberté. Elle est libérée des contraintes du vers et de la rime. C'est dans les années 1910 -1915, que les poètes vont éclater la syntaxe et transgresser les règles traditionnelles. Le poète Guillaume Apollinaire, influencé par le cubisme de Picasso envisage la poésie comme s'il était peintre et joue avec la disposition des mots sur la page<sup>(d)</sup>. Choisisant de supprimer la ponctuation, il crée des calligrammes ou idéogrammes qui invitent à prendre en

## Synthèse

<sup>(40)</sup> MALLARME  
Stéphan. Université  
Bretagne Loire.  
France Culture.  
Littérature.  
Conférence, *Un  
coup de dé jamais  
n'abolira le hasard  
de Mallarmé, le  
premier poème  
typographique*. Mis  
en ligne le 19 janvier  
2017.

<sup>(41)</sup> MARINETTI  
Fillipo Tomaso.  
PARIS Muriel.  
Bibliothèque  
National de France.  
Texte et image. *Les  
mots en liberté,  
la lettre travaillée  
comme une image*.

considération l'aspect graphique du poème autant que les sonorités et son contenu. Comme Stéphan Mallarmé<sup>(40)</sup> dans son ouvrage *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, est l'un des tout premiers poèmes typographiques de la littérature française. Il joue un rôle important, dans une volonté de privilégier la vision du texte sur la fidélité à l'oral. Sa syntaxe ne suit pas les règles logiques de clarté dans le cadre d'une norme. Elle est éclatée dans sa structure. Ce qui organise la page est le jeu qu'il entreprend sur les pleins et les vides, sur les blancs et les noirs et les différents types de caractères, avec sa suppression de la ponctuation et sa recherche de rythmes visuels<sup>(e)</sup>.

Comme le mouvement futuriste de Marinetti et le dadaïsme entre 1916 et 1923. *Les mots en liberté des Futuristes* de Fillipo Tomaso Marinetti<sup>(41)</sup>, ont eux aussi un rôle à jouer dans la mise en page. Il casse les codes de la typographie. L'inspiration futuriste ne naît pas dans l'atelier mais dans la rue. Les nouvelles typographies expérimentales sont à la recherche de la multiplication des caractères employés pour composer le texte, la conquête spatiale de la page et l'explosion phonétique. L'alphabet se décompose, les artistes détruisent la linéarité de l'écriture classique. Ils expliquent que la forme et fond sont indissociables. La forme poétique est liée à la construction de la page qui est une création artistique : *Les mots en liberté*<sup>(f)</sup> se transforment naturellement en illustration combinant l'orthographe et la typographie. On peut se dire que l'art peut-être source d'un autre sens, par la transgressions des normes.

Les poètes comme les designers sont des avant-gardistes qui ont voulu révolutionner le monde, par l'innovation, en cassant les codes de la société et changer notre vision du monde. Le fait de casser les codes de la syntaxe, permet une source de liberté, pour apporter un autre sens. La faute est stigmatisée à l'école alors qu'elle est libératrice dans l'art aussi bien chez les poètes que chez les designers. La faute pour les graphistes peut être perçue comme un certain pouvoir de liberté. Le designer

joue une place importante entre la faute à corriger et la faute à transgresser. Car le graphiste contourne les systèmes d'écriture présent, en créant de nouveaux langages par l'image, comme l'Isotype<sup>(42)</sup>, crée par Otto Neurath et Gerd Arntz , où l'image est un moyen de retranscrire le langage.

(42) cf. Art, technique et civilisation. Isotype.

La typographie est le lieu d'une rencontre entre un contenu linguistique et un signe plastique, entre une idée et une mise en forme destinée à la fixer. Il existe deux classifications.

La classification Thibaudeau qui classe les polices de caractères en quatre grandes familles, rassemblé selon leurs formes d'empattements : Elzévir, Didot, Egyptiennes et Antique. La classification Vox-Atypi complète la première, elle permet de classer les caractères en onze grandes familles. Par ses formes, leurs origines, leurs styles, évoquent le sens de manières différentes, certaines sont plus classiques d'autres plus modernes.

La typographies est aussi soumise à des règles et à des normes.

Dans le milieu du graphisme, David Carson est connu pour avoir révolutionné certains codes de la typographie afin de créer une relation nouvelle entre textes et images. Son travail a été particulièrement remarqué lors des nombreuses mises en pages qu'il a réalisées pour divers magazines, comme Ray Gun. Carson s'amuse à utiliser des polices d'écriture et casse tous les codes connus.

Dans son travail, il expérimente de façon sauvage la typographie, contournant toutes les règles de la typographie et de la mise en page. Il joue avec les mots et les images, pour créer une rupture avec les normes. Il va jusqu'au limite de la lisibilité, car en effet cette mise en page s'écarte des mises en formes habituelles. La lecture ne s'enclenche pas spontanément. Le plus souvent il est même difficile de déterminer où commence le texte et comment s'enchaînent les lignes. Ceci questionne la lecture car elle devient lente et difficile à la conquête du sens. David Carson est conscient des problèmes de lisibilité que pose cette esthétique. Mais il reproche

## Synthèse

<sup>(43)</sup> cf. annexe  
fiche de lecture.  
TORY Geoffroy. *Le  
Champ Fleury ou  
l'Art et science de  
la proportion des  
lettres*. Édition :  
Slatkine Reprints,  
2014.

<sup>(44)</sup> LANTENOIS  
Annick, *Le vertige du  
funambule. Le design  
graphique entre  
économie et morale*,  
Paris, Édition : B42/  
Cité du Design, 2010.

à la lisibilité de négliger les émotions. En attirant l'attention sur ses jeux typographique, elle devient une mise en scène. Alors qu'à l'Antiquité, l'écriture excelle dans le registre de la précision et de la perfection formelle. Comme Geoffroy Tory<sup>(43)</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, cherche dans la création de la structure de ses lettres des proportions du corps humain<sup>(g)</sup>.

Ainsi, le graphiste cherche à changer le statut de la typographie pour attirer l'attention du lecteur. L'effet artistique recherché est dans l'illisibilité de la forme typographique. Opposé David Carson et Stéphane Mallarmé, me semble intéressant, car tous deux utilisent la typographie pour gêner la lecture. Le graphisme est une discipline qui consiste à créer, choisir et utiliser des éléments graphiques (dessins, caractères typographiques, photos, couleurs...) pour élaborer un objet de communication. Chacun des éléments est symbolique et signifiant dans la conception du projet, selon les axes définis éventuellement avec d'autres intervenants du domaine de la communication, dans le but de promouvoir, informer ou instruire. Selon Annick Lantenois<sup>(14)</sup>, le design graphique peut être défini comme le traitement formel des informations et des savoirs. Le designer graphique est alors un médiateur qui agit sur les conditions de réception et d'appropriation des informations et des savoirs qu'il met en forme. Selon ses domaines d'intervention (illustration, affiche, communication d'entreprise, presse, édition, packaging, publicité, design web, signalétique, identité visuelle...) il fait partie de la chaîne graphique liée à l'imprimerie ou à d'autres médias.

Cependant il existe d'autres designers typographes qui jouent avec la langue comme le fait Pierre di Sciullo<sup>(45)</sup> dans les différentes typographies qu'il a créé. Comme le "quantange"<sup>(h)</sup>, le "sintétik"<sup>(i)</sup>, le "kouij"<sup>(i)</sup> et le "facile" dont j'ai pu avoir l'explication lors de mon entrevue avec lui. Il propose ses typographies comme des nouvelles réformes de l'orthographe. Le "quantange", est une police de caractères orthographico-phonético-plastique, elle dispose d'autant de formes de lettres que de façon de les prononcer en français. Cela permet d'indiquer la prononciation par des correspondances graphiques entre les signes et les sons tout en respectant l'orthographe. Comme il le dit :

« Ce projet est de permettre à n'importe qui de lire le texte et de comprendre mieux la façon dont il se prononce. Toutes les lettres muettes sont plus petites que les autres. On voit donc que les lettres muettes n'ont pas à être prononcées. Les lettres cherchent à ressembler à la façon dont on les prononce. Dans l'alphabet latin la lettre et le son est un code désigné de manière arbitraire. En supposant qu'elle ne l'est pas été au départ, elle l'est devenue. Donc mon travail est de m'amuser avec le "quantange" et de dessiner autant de forme de lettre qu'il y a de façon de les prononcer en français. Cela fait à peu près 137 formes de lettres différentes. »

Alors que le "kouije" lui est une version plus souple et plus complète du quantange. Il incarne la voix dans l'écriture. Dans le "kouije" les lettres n'essayent pas de représenter ce à quoi ça pourrait ressembler si on savait les prononcer. On part du principe qu'on a une certaine initiation. Il y a simplement une ligature quand deux lettres se prononcent ensemble.

A l'inverse du "quantange", le "sintétik" comprime l'alphabet. Toutes les lettres inutiles ont disparu. Les syllabes homophones

<sup>(45)</sup> Site DI SCIULLO Pierre. quiresiste.com, 2009.cf. annexe, entretien di Sciullo Pierre.

## Synthèse

s'écrivent d'une seule façon. Le lecteur doit s'aider du son de sa voix et de sa mémoire pour retrouver le sens en fonction de la mélodie et du contexte.

Dans l'entretien, Pierre di Sciullo, m'informe d'une typographie qu'il est en train de créer : Le projet du "facile" n'est plus une police de caractère mais une proposition de réforme de l'orthographe. Avec le "facile" on a le droit d'écrire le mot "façon" de plusieurs manières différentes : "fason, fasson, façon". Le facile peut s'écrire avec n'importe quelle typographie.

Nous pouvons en conclure que le "mal écrire" est révélateur de sens. Comme nous le démontre différents acteurs, les graphologues, Sigmund Freud, avec le lapsus révélateur et le sens caché. C'est de ce "mal écrire" que naît la création typographique, qui peut être au service du sens. Dans un premier temps avec les poètes, on voit que cette liberté, ne se détache pas du sens mais elle transgresse les normes. Elle démontre que transgresser les règles n'est pas forcément source de stigmatisation dans le champs de l'art. Ensuite les graphistes, par la création typographique, montrent eux aussi une source de liberté face au sens. La création des différentes typographies de Pierre di Sciullo, nous amène à nous questionner sur la place des dyslexiques face à ces jeux typographiques. Peut être que si les normes d'écriture ressemblaient aux créations typographiques, les dyslexiques auraient plus de chance à l'écriture. Mais il faut faire attention car imposé une typographie cela poserait une nouvelle norme, qui pourrait elle aussi être critiquable et limité.





Donc nous avons pu voir que la normalisation de l'écriture, a été mise en place par plusieurs acteurs pour assurer le sens commun. Les différentes civilisations ont participé à la création de l'écriture, chacune d'elle ayant ses propres règles. La faute peut être perçue différemment en fonction de chaque système d'écriture. Le dyslexique face à ces différentes écritures peut avoir plus ou moins de difficulté. La langue écrite est aussi comparée à la langue parlée et questionne la faute d'une autre manière.

De plus nous avons vu que cette normalisation demande un certain apprentissage des règles pour l'orthographe et le geste d'écriture. De cet apprentissage naît la correction, qui stigmatise les individus dans la norme ou la pathologie. Les études en neurosciences ont montré que la dyslexie n'est pas un handicap mais un fonctionnement différent du cerveau.

Enfin le mal écrire qui naît de cette faute ne s'oppose pas au bien écrire. La faute peut être révélatrice de sens, notamment comme l'expliquent les différents acteurs cités. Cependant le mal écrire (la faute) peut être transgressé par l'art. Comme on a pu le voir chez les poètes et les graphistes.

En tant que graphiste, je me situe dans une ambiguïté tant dans la rigueur typographique normalisée qu'il faut respecter et l'aspect avant gardiste de l'artiste, dans le but de révolutionner une manière de pensée, pour créer un autre sens. L'apprentissage actuel de l'écriture est imparfait et limité. Il dépend de ses propres règles (l'orthographe et la forme d'écriture) mais aussi de la singularité de l'individu. Ce qui aboutit à un résultat tout à fait relatif. Par l'art j'apporte une résistance, un complément à cette relativité.



## Remerciement

Je remercie grandement l'équipe pédagogique du DSAA mention graphisme du lycée Denis-Diderot pour leur accompagnement et leur soutien tout au long de ses deux années d'études.

Merci à mes parents et mes frères pour leur précieuses relectures à mes tuteurs de stages Aurélien Débat, et L'association Jaune Sardine : Ambre, Lucie et Julien, ainsi que Pierre di Sciullo pour m'avoir accordé du temps lors d'un entretien.

Enfin, un grand merci à mes camarades de classe qui ont rendu ces années d'études uniques et mémorables. Plus particulièrement à ma colocataire Chloé Guironnet avec qui j'ai collaboré et échangé de longues discussions sur la dyslexie<sup>(46)</sup>, Fabienne Ederne pour les re-lecture et Laura Fournier et Audrey Delacroix pour m'avoir soutenu moralement.

<sup>(46)</sup> cf mémoire : *L'Alterlexie*, Chloé Guironnet, 2018.



**Annexe**



**Fiche de lecture**  
**La raison graphique la domestication de la**  
**pensée sauvage – Jack Goody**



Jack Goody est un anthropologue qui travaille dans l'interdisciplinarité. Il n'est ni vraiment linguiste ni didacticien. Il est professeur honoraire à l'université de Cambridge. Dans les années cinquante et au début des années soixante, il étudie les sociétés du nord du Ghana. Il commence à s'intéresser à l'écriture et publie plusieurs ouvrages sur ce thème où il replace l'apparition de l'écriture dans un contexte historique et socioculturel. *Dans La raison graphique*, il montre les conséquences sur les processus cognitifs de l'invention de l'écriture. Il étend ce type d'analyse à des champs très variés des cultures humaines.

### **Construction de l'ouvrage**

La raison graphique, la domestication de la pensée sauvage, traduit de l'anglais et présenté par Jean Bazin et Alban Bensa est un ouvrage publié par Les Édition de Minuit, en 1979. Cet ouvrage a été achevé d'imprimer le neuf juillet 2010, dans les ateliers de Normandie ROTO, impression S.A.S. à Lonrai, France.

Jack Goody dans son livre traite d'un thème qu'il a déjà abordé dans un article écrit il y a quelques années en collaboration avec Ian Watt (*The consequences of literacy, Comparative Studies in History and Society*, 1963). Il cherche à expliquer la différence entre les sociétés, en particulier la civilisation grecque, qui ont l'écriture et celles qui ne l'ont pas, afin d'analyser les effets de l'écriture sur les "modes de pensée".

Dans *La raison graphique* de Jack Goody il s'agit d'une étude sur le raisonnement qui passe par la graphie. L'intitulé *la domestication de la pensée sauvage*, centre son propos sur l'articulation entre l'oralité et l'écriture. Pour Goody, la raison graphique est de rendre visible le langage. Il explique qu'il y a de "l'invisible langage" dans le langage écrit, qui structure l'activité graphique. Jack Goody fait une analyse sur les différences entre les cultures et les différents actes de communication entre oral et écrit. Il essaye de montrer qu'une

## Annexe

société orale a des moyens de se constituer une tradition critique. Il dit qu' écrire ce n'est pas que transcrire la parole. C'est se donner le moyen d'en découper et d'en abstraire des éléments, de classer les mots en liste et combiner les listes en tableaux. C'est pourquoi Goody centre son analyse des processus écrits sur des techniques graphiques totalement dissociées de l'oral. L'ouvrage de Jack Goody se construit en deux parties. Premièrement il explique son analyse sur les progrès de la connaissance. Deuxièmement il explique comment l'écriture et le graphisme peuvent agir au service de la pensée. Ensuite il présente l'apparition de l'écriture comme possible jeu de la pensée, sur les différents éléments de la langue. Il explique comment notre pensée peut jouer sur les mots face à l'écriture.

<sup>(47)</sup> BAZIN Jean  
et BENSA Alban,  
anthropologues

Dans l'avant propos Jean Bazin et Alban Bensa<sup>(47)</sup> expliquent les différentes théories de Jack Goody sur l'indépendance de l'écriture face à l'oralité. Nous allons voir comment mon sujet peut s'accorder a l'analyse que j'ai fait de cette lecture. Mon analyse se découpe en trois parties.

### 1. L'écriture ou le progrès de la connaissance.

Dans une première partie, l'auteur essaie de ne pas trop comparer les sociétés orales et écrites. Il parle alors des sociétés sans écriture en disant que les individus de ces sociétés devaient mémoriser toutes les connaissances qui leur sont transmises. Il se pose la question de quel rôle les changements de mode de communication ont dans le processus cognitif, dans l'augmentation du savoir ? Avec l'apparition de l'écriture, le travail de mémorisation va diminuer, l'intellect sera moins sollicité. C'est au troisième chapitre, que l'auteur cherche à situer la relation entre modes de pensée et modes de production et de reproduction de la pensée. Il parle au départ de la logique, phénomène étroitement lié à l'écriture et explique que le progrès et le change davantage les sociétés modernes, mais il n'oublie pas pour autant les autres cultures. Il en arrive alors à nous montrer que les systèmes de communication sont différents les uns entre les autres (l'écriture peut être idéographique ou phonétique). Chacune d'elle développe ses formes de pensée grâce à l'écriture. Les techniques de l'écriture jouent un rôle d'outil analytique et favorisent l'esprit critique et le progrès de la connaissance.

La première théorie, part du postulat de Jacques Derrida<sup>(48)</sup>. Il montre que le langage est lié à la phonologie. Comme si la parole est la seule façon de procurer du sens. Comme si l'écriture passait à la seconde place. Face à ça, Jack Goddy explique que l'écrit peut se libérer de l'oral. Il questionne la possibilité d'une tradition écrite indépendante de la parole, qui contribue également à définir ce qu'est la langue. Néanmoins il dit qu'une société orale est démunie pour se constituer une tradition critique car il n'y a pas de philosophie sauvage. La philosophie est l'accumulation des écrits des prédécesseurs (chap. 3). "L'écritures est le jeu dans le langage" car elle libère des contraintes que l'oral procure. L'oral est acte circonstanciel et non reproductible alors que le texte écrit provoque une conscience des structures du langage, tant dans la syntaxe que dans la sémantique. Certes la conscience existe à l'oral, mais le faire apparaître, modifie son statut et modifie le rapport que le locuteur

<sup>(48)</sup> DERRIDA  
Jacques est un philosophe. Il est connu pour ses prises de position politiques, l'initiateur de la déconstruction, cette théorie qui consiste à faire surgir le non-dit des textes.

a. Elles deviennent des règles. L'écriture permet la dissection de la parole. Il se contredit un peu en disant que l'écriture est simplement le second de la parole car la naissance de l'écriture, transforme l'oral. Il admet que l'on ne parle plus de la même manière, après la langue écrite. L'écriture met à distance la parole par les différentes règles qui naissent à l'écriture comme le bien-parler(grammaire) et le bien-penser(logique).

## **2.L'écriture et le graphisme agissent sur la pensée.**

En seconde partie, Goody parle "des instruments de la domestication de la pensée sauvage". Son analyse porte sur les tableaux, la liste et les formules. Il oublie l'écriture alphabétique et centre son analyse sur d'autres systèmes d'écriture, comme les hiéroglyphes. Il découvre que les premiers écrits ne sont pas des textes de manière linéaire mais des tableaux représentant des classifications. Il explique que l'une des caractéristiques de la forme graphique est de ranger les éléments en colonne et hiérarchiquement, de manière à justifier chaque éléments les uns des autres. Faire des tableaux et des listes est très caractéristique des premiers systèmes d'écriture. Jack Goody préfère donc laisser de côté l'analyse des différences avec les sociétés orales et leurs modes spécifiques de transmission du savoir et mettre l'accent plutôt sur ce qui caractérise la liste écrite. La liste est différente de ce que provoque la communication orale. Elle n'est pas la représentation de la parole. Les premier écrits ne sont donc pas des œuvres littéraires mais des listes d'ordre administratif. Cela vient du fait que ces civilisation sont obligées de tenir des comptabilités. En analysant ces listes, on s'aperçoit que le lecteur classe. Jack Goody insiste sur le fait qu'il ne pourrait pas y avoir de langage et de savoir sans classement. L'écriture a une importance décisive, non seulement parce qu'elle conserve la parole dans le temps et dans l'espace mais aussi parce qu'elle transforme le langage parlé. L'écriture n'est pas un simple enregistrement de la parole, elle favorise d'autres formes d'activité linguistique. Par exemple la liste, la formule, le

tableau jouent un rôle important dans nouvelles formes d'activité linguistique.

La deuxième théorie de Jack Goody est de montrer l'importance que peut avoir le traitement graphique pour dissocier l'écriture de l'oral. Il dit que l'écriture se dissocie de l'oral par la projection graphique qu'on peut en faire dans un espace bi-dimensionnel, par exemple sous forme de liste et de tableau. Ce ne sont pas des simples représentations du savoir mais un cadre qui détermine un contenu. Le tableau exprime l'ordre, il montre que chaque élément est assigné à une place. Dans un tableau, les relations entre les mots sont soit contradictoire soit équivalente. Il y a donc une logique graphique, une certaine organisation. Jack Goody montre l'importance de ces types de traitement graphique dans les premières civilisations écrites comme les Grecs. Ces listes et tableaux marquent une rupture dans le développement de la pensée. Mais à travers cela il cherche à montrer comment avec les arts graphiques, la pratique du langage parlé est lié à la pratique de l'écriture. Il se pose la question du rapport entre mode de pensée et forme de graphisme. André Leroi-Gourhan<sup>(49)</sup> a montré que les peintures rupestres de la préhistoire ne sont pas simplement un "art figuratif" mais qu'elles sont proches de l'écriture par exemple : le symbole du cheval qui représente le printemps. Cela veut dire qu'ils utilisaient la notion de symbole pour exprimer la pensée, comme les idéogrammes chinois. Il dit que « Le graphisme apparaît non pas dans la représentation naïve du réel mais dans l'abstrait ». Goody complète en disant que la transcription linéaire "manière d'écrire", n'est pas dissociable de l'inscription "écrire la pensée", dans le cadre bi-dimensionnel (tableau, liste) car il joue un rôle important dans le passage à la pensée logique. La raison n'est pas seulement écrite mais graphique.

<sup>(49)</sup> LEROI-GOURHAN André est un ethnologue, archéologue et historien français.

### **3. Remise en question de son propos**

Dans le dernier chapitre il met en doute tout son propos sur les différences entre sociétés primitives et sociétés civilisées, sur les différents développements des formes de connaissance, les différents modes de pensée, les progrès du savoir. Si ces oppositions sont au centre de nombreux débats, selon l'auteur ce genre d'opposition est inapproprié face à la complexité du développement humain. Il démontre dans son texte que rien nous permet d'expliquer les différences. Il ne fait pas que séparer l'ensemble des sociétés. Il l'est situe en deux pôles. L'opposition entre sociétés civilisées permet aux uns de marquer la frontière entre anthropologie et sociologie, aux autres de fonder l'opposition entre « nous » et « eux », entre le bricoleur et le savant, entre pensée logique et non logique, rationnelle et non rationnelle. Dans cet ouvrage, Goody évité de centrer son analyse sur des comparaisons de sociétés.

Sa troisième théorie est de mettre l'oral sur pied d'égalité avec l'écrit, en concluant que par l'écrit il y a une plus faible domination. Celui qui parle ou qui écrit impose une manière de penser. Jack Goody dit que peu importe si on parle ou on écrit, c'est l'un ou l'autre qui prend le dessus. Il y a différentes façons de s'exprimer à l'oral, par exemple lors d'un débat il y a des positions inégales, l'un va penser quelque chose et l'autre l'inverse. Ceci est le jeu social de construction du sens, il peut y avoir un déchiffrement à plusieurs niveaux, plusieurs manières sociales de différencier la langue parlée d'une même langue. Il y a ceux qui entendent les non-dits et ceux qui lisent entre les lignes. Jack Goody dit qu'il n'y a pas une telle domination dans l'écriture.

#### **4 .Relation avec mon sujet**

Cette lecture nous montre que Jack Goody traite du lien qu'il peut y avoir entre oralité et écriture. Jack Goody explique ses différentes théories qu'il justifie et remet en question. Ces théories nous montrent qu'elles sont intéressantes pour l'ensemble de ma recherche, car elles démontrent en quelque sorte que l'oralité et l'écriture sont des moyens de s'exprimer à part entière. Il n'y en a pas un qui découle plus de l'autre.

Par rapport à la faute, on constate qu'il existe plusieurs types de fautes. Elles sont différentes en fonction du moyen de communication. On ne peut pas comparer l'écriture à l'oral. Mais l'oral à un certain pouvoir qui est différent de celui de l'écrit.

Par rapport au graphisme, il tient un propos intéressant. Il explique que le graphisme est au service de la pensée grâce à l'écriture.

L'écriture est une forme de pensée, articulée au graphisme elle est encore plus forte. Le graphisme apporte une autre façon de penser.



**Entretien**  
**Pierre di Sciullo**

**Pierre di Sciullo**, *Graphiste, typographe*

*Le mardi 6 février 2018 je me suis entretenue avec*

*Pierre di Sciullo. C'est un graphiste qui joue avec la typographie et les règles d'écritures. Je l'ai questionné sur ces différents travaux et sur la réalisation de sa revue qui est aujourd'hui son site : "Qui ? Résiste". Et enfin je lui ai demandé son point de vue à propos de mon travail sur la faute vu comme une source de liberté, une faute dite positive.*

L'écriture et la typographie,

**Camille : Qu'elle rapport avez-vous avec l'écriture?  
Comment travaillez-vous, à l'élaboration d'une  
typographie ?**

**Pierre di Sciullo :**

« Moi, je n'ai jamais eu de problème avec l'orthographe, à 11 ans j'adorais la grammaire. L'orthographe, la grammaire et la syntaxe m'ont toujours amusé car je les voyais comme un jeu. Pour moi en CM2, quand j'ai découvert la grammaire analytique, c'était limpide et tellement clair de montrer que le français est une langue extrêmement bien organisée où tous les mots ont une fonction. J'arrivais à voir les parties invisibles dans une phrase. Par exemple une phrase comme "Et puis quoi encore !" la plus grande partie de cette phrase est pleine de sous-entendu et invisible.

Je travaille avec des dictionnaires comme Larousse, le dictionnaire des proverbes, le dictionnaire Italien bilingue, le Bescherelle, un livre sur les discours, le dictionnaire des tracas (néologie), le gradus (les procédés littéraires) c'est un dictionnaire avec toutes les formes de rhétorique. Tout ce qui est catégorie et classement, j'adore.

L'apprentissage de l'écriture m'a beaucoup pesé à l'école primaire. En retrouvant mes cahiers d'école, on voit que le 15 septembre, à quelques semaines de la rentrée, la seule chose que la maîtresse a écrite, pour un petit garçon qui avait des difficultés d'écriture, est le terme médiocre. Vous voyez comme c'était dur. J'avais beaucoup de mal à dessiner les lettres.

La vision de son travail,

Camille : Votre site "Qui ? Résiste" m'interpelle, pourquoi l'avoir appelé ainsi ?

Pierre di Sciullo :

Vous voyez sur mon site internet que c'est très désordonné. Il y a un semblant d'organisation qui ne marche pas. J'aime bien mettre en place des systèmes pour montrer que tout système est voué à l'échec. Vous voyez c'est de ma part une attitude malicieuse. Il y a trois colonnes sur mon site, quand on va dans la liste des travaux : à gauche il y a les revues qui résistent au centre avec des polices de caractères et à droite des réalisations. Je ne mets sur mon site internet que des choses qui sont réalisées, sauf exception. C'est pour ça qu'il n'y a pas sur le site internet tous mes projets parce qu'ils n'ont pas été aboutis car ils ne sont pas aboutis.

A gauche, il y a les publications "Qui Résiste". Elles s'appellent comme ça car j'ai trouvé dans une poubelle des revues qui à l'époque s'appelaient "Qui Police". C'est une revue à scandale spécialisée dans les faits divers. Vous voyez les publications atroces que l'on voit dans les kiosques où il y est écrit : « Non seulement elle a été violée, mais ses enfants ont été étripé sous ses yeux » des publications que les gens se délectent d'acheter toutes les semaines. Et c'est avec beaucoup de dégoût et de méfiance que j'ai regardé ces revues de "Qui Police". Mais ce qui m'a attiré est que c'était très propre avec des dessins d'un dessinateur de presse nommé Dasilva. Il y avait parmi ces couvertures une qui a retenu mon attention c'est "L'amant pervers qui a jeté ses maîtresses à la mer" j'adorais le rythme de cette phrase, c'est un alexandrin avec une allitération. Quand j'ai feuilleté ça avec un certain dégoût, j'ai été surpris par le fait l'article était très bien fait. Tout était travaillé pour capter l'attention d'un lecteur pressé, avec des inters titres précis et des rebondissements sordides.

Ce que je trouve incroyable dans ce titre c'est qu'il est totalement délirant parce que si quelqu'un frappe à votre porte, vous ne dites pas « qui ? », vous dites « qui est là ? », « C'est là, c'est qui », toc toc toc, police. Pourquoi je l'ai appelé "Qui ? Résiste" et pas "Qui Police ?" Ce n'est pas innocent de remplacer la police par la résistance parce que, "Qui ? Résiste" est au singulier, ça veut dire que quelqu'un résiste « Qui ? » Peut-être toi, peut-être moi, peut-être lui. Je pose la question que s'il y a une résistance.

**Camille : Pouvez-vous me parler de vos travaux comme le "quantange" et le "kouije"?**

**Pierre di Sciullo :**

C'est en 1988 que j'attaque le projet du "quantange". J'étais sensible au trouble, voir à la détresse que les enfants pouvaient avoir lors de l'apprentissage de la lecture. Ils ont à faire à une espèce de grosse montagne qui représente la langue française écrite et parlée. C'est la faute de ces quelques vieillards, sadiques enfermés dans une pièce qui s'appelle : L'académie française. Ils ont pour boulot de terroriser les enfants et de passer du temps et de l'énergie à se soucier de choses complètement stupides. Par exemple comment expliques-tu le fait que "en navigant" ça s'écrit "gant", mais qu'une personne naviguant ça s'écrit "quant". Je sais très bien pourquoi, parce que d'un côté c'est le verbe naviguer et de l'autre c'est un substantif. Mais qu'est-ce qu'on en à faire ? Autre exemple : si je fais un chèque et que je mets deux cents euros, je peux mettre un "s" à cent, mais si j'écris deux cent un euro, je ne peux pas mettre de "s" à cent, est ce que ça a du bon sens ? Alors si on doit expliquer ceci à un étranger qui veut se perfectionner dans la langue française, comment voulez-vous lui expliquer cela ? Il y a surement des raisons historiques avec des règles impossibles à réformer. C'est pour ça que je propose des petites réformes, sachant très bien que personne ne m'a rien demandé et que tout le monde s'en fiche. L'alphabet est un système de notation par la prononciation. Avec le "quantange" j'ai eu l'idée non pas d'écrire en phonétiques

mais la tentative d'un système de motivation phonologique de l'écriture. Ce projet est de permettre à n'importe qui de lire le texte et de comprendre mieux la façon dont il se prononce. Toutes les lettres muettes sont plus petites que les autres. On voit donc que les lettres muettes n'ont pas à être prononcées. On le devine assez rapidement. Ensuite les lettres cherchent à ressembler à la façon dont on les prononce. Dans l'alphabet latin la lettre et le son est un code désigné de manière arbitraire. En supposant qu'elle ne l'est pas été au départ, elle l'est devenue. Donc mon travail est de m'amuser avec le "quantange" et de dessiner autant de forme de lettre qu'il y a de façon de les prononcer en français. Cela fait à peu près 137 formes de lettres différentes. Le "quantange" m'a permis de rencontrer des linguistes. Je me suis rendu compte que jouer avec les lettres, exaspérait et déclenchait chez certaines personnes une colère irrépressible. C'était généralement des vieux traditionalistes. Le "quantange" n'est pas une démonstration. Je ne suis pas théoricien. Je sais très bien que le "quantange" est contestable. Là où c'est intéressant c'est que ça m'a permis de rencontrer des gens comme Nina Catach. C'est une femme qui est au CNRS. Elle est une historienne de l'orthographe française. Elle est incollable sur les règles d'orthographe. Le "quantange" est une écriture, qui bouge, qui danse, qui est vivante comme si on avait réveillé l'écriture.

Quinze ans plus tard j'ai fait le "kouije" pour une exposition où j'étais invité. C'est un travail réalisé avec un ami Antoine Denis orienté dans le multimédia et un autre ami Laurent Colomb auteur dramaturge. Laurent Colomb est spécialiste de la voix chez l'acteur. On a créé une sorte de jeu qui s'appelle le "pousse-pousse à onomatopée" qui se joue par un groupe de personnes joueur, chacun devant un ordinateur sur un logiciel qu'on a créé pour l'occasion avec une interface qui permet de "cuisiner" les paramètres vocaux dans un texte. Laurent a travaillé sur un certain nombre de phrases. Puis on a ensuite travaillé avec des acteurs pendant plusieurs jours. On a ensuite enregistré et dessiné les interfaces. Moi

j'ai dessiné un caractère : le « kouije », qui reprend le principe du « quantange » amélioré. Il y a 27 « kouije » différents. Il y a une correspondance plus claire. Dans le « kouije » les lettres n'essayent pas de représenter ce à quoi ça pourrait ressembler si on savait les prononcer. On part du principe qu'on a une certaine initiation. Il y a simplement une ligature quand deux lettres se prononcent ensemble.

Le « facile » est un nouveau projet sur lequel je travaille et qui pourrait vous plaire. Ce n'est même plus une police de caractère. Ce qui m'a inspiré pour le « facile » est l'impression que j'avais pour le « kouije ». Mais je ne le trouvais pas fonctionnel et donc pas au point. Le projet du « facile » est carrément une proposition de réforme de l'orthographe qui marche très bien. C'est pourquoi, comme toute logique française, elle ne sera jamais vraiment appliquée. Avec le « facile » on a le droit d'écrire le mot « façon » de plusieurs manières différentes : « fason, fasson, façon » à terme je préconise de l'écrire avec un seul « s », parce que le « s » est la lettre pour dire le son [s] et si il est entre deux voyelle c'est un « z » si je devais écrire « faisons », j'écrirais « fezon ». Le « facile » peut s'écrire avec n'importe quelle typographie.

**Camille : Que pensez-vous de mon projet ?  
Que pensez-vous de la place de la faute dans le  
design ? Est-ce qu'elle peut être source de liberté  
typographique ?**

**Pierre Di Sciullo :**

Attention, quand vous dites liberté typographique, cela ne signifie pas forcément de faire un truc beau. Ce n'est pas le gage qu'il faut attendre en retour. Votre projet me fait penser au groupe de designers « GRAPUS ». Car souvent ce qu'il faisait quand il montrait une affiche, est qu'il montrait qu'une seule maquette, la bonne. Il faisait souvent exprès de faire une faute d'orthographe pour que le client la remarque et qu'il est l'impression de changer

## Annexe

quelque chose. Il avait la satisfaction que le graphiste prenne en compte leurs avis.

Ce qui est terrible avec l'orthographe c'est qu'elle est un marqueur social. C'est compliqué, parce que moi par exemple, j'ai trois filles dont deux qui n'ont pas de problème avec l'orthographe mais la dernière a du mal avec l'orthographe parce qu'elle s'en fout. Je n'arrive pas à accepter qu'elle est une orthographe complètement déficiente. Alors que moi je m'amuse à prendre beaucoup de liberté avec l'orthographe mais dès que je dois écrire une lettre à quelqu'un en respectant les codes, je suis content de pouvoir le faire. Ce que je trouve dommage pour ma fille c'est que j'essaye de lui expliquer que la relation sociale n'est pas basée sur la connivence. Par exemple on ne peut pas être familier avec quelqu'un qu'on ne connaît pas. Il se trouve que notre écriture dans notre société fait partie des filtres dont l'on se sert pour savoir à qui on a affaire. Par exemple aujourd'hui, il y a des gens qui piratent les boîtes mail. J'ai reçu le mail d'une amie qui m'a demandé de l'argent car elle était en détresse. Cela m'a paru bizarre et en relisant le mail plusieurs fois j'ai compris que c'était une arnaque. Car il y avait des fautes d'orthographe. Mais alors vous, comment faites-vous vu que vous dites que vous n'êtes pas sensible à la faute d'orthographe ? Alors faites attention aux pirates. Mais à mon avis vous avez développé d'autre capacité, que moi je n'ai pas. Peut-être que c'est décrypter le langage du corps. Ce n'est pas parce que vous avez des difficultés avec l'orthographe que vous n'avez pas accès à l'écriture. C'est un sujet pour lequel je me bats. L'écriture est libre et tout le monde doit pouvoir y accéder. Ce que je trouve scandaleux dans l'orthographe française est que c'est le fait d'un petit cercle qui se réserve le droit de dire, ce qu'est le bien écrire. Dans votre projet j'aimerais pointer l'idée qu'une difficulté n'est pas forcément un atout mais peut le devenir. Il faut faire attention à ne pas donner une valeur moral à ce qui n'est pas dans le champ de la moral.



Annexe



*Texte du mémoire sous licence creative commons.  
Les œuvres sont la propriété des artistes.  
Tous droits réservés.  
Les droits de propriété intellectuelle des artistes  
appartiennent à leurs auteurs respectifs.  
Ils sont invités à se faire connaître.*

Imprimé le 26 Février 2018 à Copie Couleur Service, Lyon.  
Papier couché brillant, DCP Clairfontaine, Blanc 90g

Typographie Sabon conçue en 1964 par Jan Tschichold  
& Bluu Next conçue part Jean-Baptiste Morizot



